L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

65me VOLUME. — 18me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 2 (Novembre 1904)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

ADMINISTRATION — ABONNEMENTS — ANNONCES

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, Rue Saint-Merri, 23, — PARIS.

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie, phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

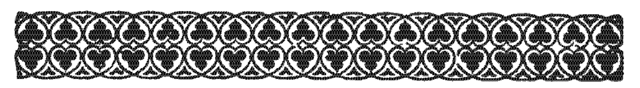
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.



PARTIE EXOTÉRIQUE

La Sortie en Corps astral

La sortie en corps astral est une des expériences dont la possibilité est enseignée aux débutants et dont la réalisation les attire le plus. Il ne sera donc pas inutile que j'en dise un mot, à cette place, et que j'essaye de faire comprendre en quoi consiste ce *tour de force*, quels sont ses dangers et les différents moyens employés pour y arriver.

En peu de mots, la sortie en corps astral consiste à faire sortir de l'organisme grossier le double fluidique et à y transporter la conscience. Le corps matériel reste immobile, en apparence, privé de vie, et notre esprit agit à l'aide du corps astral. L'énoncé seul de cette expérience occulte suffit à en faire pressentir l'énorme difficulté, mais une connaissance plus approfondie des mondes invisibles est nécessaire pour en faire comprendre les dangers. Ils sont de plusieurs sortes. D'abord, l'adepte en sortie consciente astrale peut rencontrer une pointe métallique qui dissoud l'agglomérat fluidique, se répercute sur le corps physique. Et c'est la mortc ertaine si le centre vital est touché. Puis le monde astral où il évolue est habité, et

un grand nombre de ces habitants sont très inférieurs et aspirent à la vie physique. Ils peuvent parfaitement pénétrer dans le corps grossier, et à son retour l'esprit trouve la place prise. C'est alors la mort ou la folie. Enfin, les plans invisibles sont hiérarchisés à un point dont nous pouvons difficilement nous faire une idée, et vouloir y pénétrer seul c'est folie. Même en admettant la réussite, il y a encore une grande difficulté à vaincre.

L'adepte pénétrera bien dans un pays merveilleux dont il aura su éviter les dangers, mais il ne pourra se souvenir des beautés contemplées et des renseignements reçus, que si son cerveau physique est dressé à refléter nettement les impressions ressenties. Et ce n'est pas la moindre difficulté. Il faut même commencer les entraînements par des exercices destinés à purifier le mental. Sans quoi l'effort considérable fait pour projeter le double serait inutile. Parlons maintenant des entraînements nécessaires pour arriver à ce résultat. Ils sont extrêmement longs et dangereux. Ils consistent en certaines positions du corps, des exercices de concentration et de respiration spéciaux que tous les maîtres ont cachés et que je me garderai bien d'indiquer ici. Cependant si la sortie consciente demande une grande réserve, je dois dire un mot de la sortie moitié volontaire, moitié inconsciente et enfin de la sortie tout à fait inconsciente.

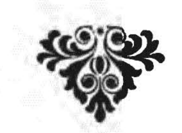
La projection du double peut se faire à peu près sans danger par le moyen suivant. Il faut penser pendant plusieurs jours à ce qu'on veut faire, par exemple apparaître à quelqu'un, puis se fatiguer extrêmement



le corps physique et en se couchant penser une dernière fois au but qu'on s'est proposé et ne pas oublier de demander *à être protégé pendant la nuit*. Le double sortira alors assez facilement et sans danger, mais au réveil on pourra très bien ne pas se souvenir, quoique l'expérience ait réussi. En tout cas, ne pas essayer même cela sans prendre conseil d'un occultiste compétent. La sortie moitié inconsciente, moitié consciente s'opère aussi même dans la rêverie profonde ou dans un demi-sommeil. Il y a des cas assez nombreux où le double peut même se matérialiser suffisamment pour être vu par plusieurs personnes non clairvoyantes à la fois et en même temps que le corps physique. Arrivons maintenant aux seuls procédés de sorties en astral que je puisse *réellement* recommander. C'est la sortie pendant le sommeil. Elle se fait alors naturellement, c'est-à-dire qu'elle est la conséquence d'une loi naturelle, et de la façon dont l'être humain est constitué. Notre double fluidique se retire en effet normalement du corps grossier, parce que le cerveau physique n'a plus suffisamment de force nerveuse et que lui-même a besoin de se reconstituer dans son propre plan. De plus, il sera gardé et dirigé bien mieux que pendant une sortie volontaire, et il évoluera d'après les lois en action sur le monde astral. Le corps physique ne sera plus en trance ou dans un état anormal, mais dans le sommeil ordinaire; ses fonctions s'accompliront régulièrement et il ne courra aucun danger, le réveil pouvant se produire bien plus facilement que dans la sortie volontaire, à la moindre menace d'un danger quelconque. Les difficultés de

souvenir au réveil seront également moins grandes, quoique très fortes encore. Peu à peu, à mesure que l'esprit deviendra moins égoïste, moins orgueilleux, il pénétrera, à l'aide du double de plus en plus éveillé et actif, dans des plans élevés de la nature, et son cerveau physique se purifiant en même temps, le souvenir existera de plus en plus parfait des merveilles entrevues et des enseignements qu'il aura reçus pendant sa *sortie en astral* d'abord inconsciente, mais qui peut devenir consciente au bout d'un certain temps.

G. PHANEG.





PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute école, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

Les Grands Philosophes

PLATON

Platon (430-384) est le premier philosophe de l'antiquité dont les ouvrages nous soient arrivés complets. Ces ouvrages sont tous des dialogues, où nous voyons comparaître un grand nombre de philosophes illustres : les sophistes Gorgias et Protagoras, Aristophane, Alcibiade et, par-dessus tout, Socrate, principal interlocuteur de chaque dialogue. Comme le fait remarquer un auteur moderne, il n'est pas un seul de ces personnages qui ne parle conformément à son propre caractère et à ses doctrines philosophiques ; mais leurs discours sont si admirablement amenés et placés, opposés les uns aux autres, puis conciliés par le principal interlocuteur, qui les résume et les complète, que l'exposition des théories platoniciennes en ressort naturellement, sans nuire à la vivacité dramatique du dialogue et à la vérité des caractères.

A l'école de Cratyle, Platon avait été disciple d'Héraclite; il admirait beaucoup Parménide, avait fréquenté les Pythagoriciens, et il avait été, au-dessus de tout cela, l'ami de Socrate. Dans sa doctrine, on peut retrouver aisément les traces de ces divers enseignements.

A ne considérer que le monde sensible, Héraclite a raison. Tout devient, tout s'écoule, et les choses qui composent le monde n'ayant rien de stable ni de fixe, ne peuvent être l'objet d'aucune science. Donc, il faut chercher à travers les individus distincts ce qu'ils ont de commun et d'identique, et les séparer de ce qu'ils ont de particulier, de mobile et de transitoire. On pénétrera alors dans le monde intelligible en trouvant ce qu'il y a d'un, par conséquent de commun et de général, dans un groupe d'êtres quel qu'il soit, c'est-à-dire dans chaque genre donné. C'est ainsi que Socrate définissait l'idée de chaque chose en dégageant le général du particulier. Par là, enfin, existera la science : ce sont les idées seules qui la constituent, car c'est par elles que l'homme peut connaître et affirmer quelque chose d'universel, d'absolu, indépendant de l'espace et du temps et supérieur aux variations qui viennent successivement affecter nos sens.

Mais Platon ne s'arrête pas là comme Socrate. Chez lui, l'idée ne sera plus seulement notre propre connaissance du général, et du général aperçu dans les choses particulières. Si nous arrivons à nous former ainsi des idées de chaque genre d'individus, il faut nécessairement que les individus qui composent ce genre aient en commun quelque chose qui, se retrou-

vant en eux tous, se distingue néanmoins d'eux tous, leur soit antérieur et constitue la raison d'être de leurs mutuelles ressemblances. Il en résulte que l'idée n'est pas seulement la connaissance du genre, mais aussi le type même de ce genre. Or dans ce type est renfermé tout ce qu'il y a de perfection possible dans le genre qui lui répond. La beauté, ce n'est pas telle ou telle beauté imparfaite, c'est la beauté même, conséquemment la beauté parfaite et idéale, la beauté pure, achevée. Mais si les choses ne sont belles que dans la mesure où elles participent à cette beauté, cette beauté précède donc toutes les beautés possibles, elle est donc éternelle, elle est aussi plus réelle que les beautés particulières, dont elle est véritablement le principe et la raison d'être. « Αὐτὸ καθ' αὐτὸ est toujours identique à lui-même, toutes les autres choses belles participent de lui en quelque façon ; tandis que tout le reste naît et périt, lui ne connaît ni le plus ni le moins, il ne souffre aucune altération. »

A chaque genre, déterminé par une définition, correspond ainsi une idée, modèle parfait et type éternel de ce qu'il y a d'un, de constant et de perpétuel dans ce genre. Et quand l'esprit arrive jusqu'à l'idée, il pénètre véritablement jusqu'à la réalité, jusqu'à l'être. Partie avec Socrate de la simple définition, cette profonde analyse arrive donc en même temps jusqu'aux principes de la connaissance et jusqu'aux principes de l'existence, qui se trouvent être identiques. Ces principes sont les idées. Aucune de ces idées ne constitue une perfection distincte. Mais Platon n'est pas moins intimement pénétré de l'idée de l'unité que

les Éléates et les Pythagoriciens. Il croit que dans l'esprit de l'homme et dans la nature tout se tient. Il y a parenté et unité dans toutes choses, Τῆς φύσεως ἁπάσης συγγένους οὔ σης. Il faut donc que toutes ces perfections différentes rentrent les unes dans les autres, puis se fondent et se concilient dans une perfection suprême qui sera le dernier principe véritablement suffisant : Τὸ ἱκανόν, τὸ ἀνυπόθετον. Ce dernier principe, cette perfection supérieure, cette idée des idées, c'est le bien, idée « qu'on ne peut apercevoir sans conclure qu'elle est la cause de tout ce qu'il y a de beau et de bon dans l'univers ; que dans le monde visible, elle produit la lumière et l'astre de qui elle vient ; que dans le monde invisible, elle engendre la vérité et l'intelligence ». Toute perfection particulière est nécessairement un fragment du bien qui, un et infini, comprend, avec tous les biens possibles et irréalisables, la raison de tout ce qui est. En résumé, les idées sont « des perfections déterminées prises dans l'ensemble inépuisable de perfections qui constitue le parfait, l'être le plus réel, le Bien » (1). Mais, d'autre part, le bien ou la perfection ne peut pas ne pas être une réalité, et une réalité possédant toutes les perfections, par exemple la puissance, l'intelligence, l'amour.

Voilà, pour Platon, la démonstration par excellence de l'existence de Dieu, celle qui remplit tous les dialogues : ce qu'il y a de constant et d'universel dans les choses ne s'explique pas sans les idées, et

(1) Fouillée, *la Philosophie de Platon.*

les idées, à leur tour, ne s'expliquent pas sans le bien, qui est Dieu. Platon a repris en bon nombre de passages les preuves qu'avait données Socrate, et principalement la preuve des causes finales. « S'il est vrai, dit-il (1), que les mouvements et les révolutions du ciel et de tous les corps célestes ressemblaient au mouvement de l'intelligence, à ses procédés et à ses raisonnements, si c'est la même chose de part et d'autre, on doit en conclure qu'une âme pleine de bonté gouverne cet univers et que c'est elle qui le conduit comme elle le fait. » Il est donc évident que le lien absolu, qui se confond avec Dieu, n'est pas pour Platon une essence impersonnelle. « Quoi ! fait-il encore, nous laisserons-nous facilement persuader que le mouvement, la vie, l'âme, la pensée n'appartiennent pas à l'être absolu ? Ce serait là un singulier langage (2) ! » Et c'est certainement d'après les idées que Dieu organisa l'univers : « L'architecte du monde a toujours le regard fixé sur ce qui est conforme au bien et il s'en sert comme d'un modèle (3). »

Donc, le bien, c'est Dieu, et c'est en Dieu que toutes les idées ont leur réalité, et c'est d'après les idées qui sont en lui que Dieu a créé toutes choses, par bonté.

Cette dernière idée peut nous servir à exprimer les rapports de Dieu et du monde, tels que Platon les a compris. Nous trouvons sans doute dans ses dialogues bien des hypothèses, qui ont pu donner lieu à des

(1) Dans *les Lois*.
(2) Dans *le Sophiste*.
(3) Dans *le Timée*.

interprétations très différentes. Mais on ne risquera guère de se tromper en cherchant la vraie pensée platonicienne dans cette phrase du *Timée* : « Disons la cause qui a porté le suprême ordonnateur à produire et à composer cet univers : il était bon. Celui qui est bon n'a aucune espèce d'envie. Exempt d'envie, il a voulu que toutes choses fussent, autant que possible, semblables à lui-même. Quiconque, instruit par l'enseignement des Sages, admettra ce principe de création et de l'ordre comme le principe suprême, celui-là recevra la plus pure vérité. » Ce Dieu n'a pas seulement fait passer la masse des choses du désordre à l'ordre. Il n'est pas seulement l'auteur de tout bien, *innocent du mal*, et qui « a persuadé la nécessité de faire la plupart des choses pour le mieux » ; la Providence ne cesse de veiller sur le monde : elle a disposé et elle gouverne toutes choses « pour la conservation et le bien de l'ensemble » (1).

Comment l'homme doit-il arriver à ces vérités ? Par la dialectique, méthode qui consiste à parcourir les séries d'objets particuliers pour y recueillir ce qu'il y a de commun et arriver ainsi de l'idée du genre à

(1) « O mon fils, tu crois que les dieux existent parce qu'il y a peut-être entre leur nature et la tienne une parenté divine qui te porte à les honorer. Mais tu tombes dans l'impiété à la vue de la prospérité qui couronne les entreprises des méchants. Alors je le vois, ne voulant pas, à cause de cette affinité qui t'unit aux dieux, les accuser d'être les auteurs de ces désordres, mais poussé par des raisonnements insensés, comme tu ne pouvais donner cours à ton indignation contre les dieux, tù en es venu à dire qu'à la vérité ils existent, mais qu'ils méprisent les affaires humaines et ne daignent pas s'en occuper. » (*République*, VI.)

l'idée du type qu'il réalise. On sait que la dialectique comprend plusieurs opérations : 1° la définition socratique ; 2° l'intuition rationelle (νόησις), qui nous fait reconnaître le type même du genre ou l'idée. Platon parle d'une vie antérieure où l'âme, vivant d'une vie supra-sensible, liée plus étroitement à l'être et à la vérité, contemplait sans voile les essences divines, c'est-à-dire les idées ; quand l'âme arrive à retrouver une idée, ce n'est pas à proprement parler une connaissance nouvelle, c'est une réminiscence ; on reconnaît là sans peine une poétique transformation de l'une des vues les plus ingénieuses de Socrate. Mais dans la vie terrestre l'âme est appesantie par le corps, et les essences elles-mêmes, réalisées dans les objets, sont voilées par les apparences sensibles. 3° Les opérations intellectuelles doivent donc être précédées de la purification, qui, dégageant l'âme de ses attaches sensibles, la rend plus capable de s'élever jusqu'à l'intelligible. 4° Enfin, tout ce travail doit être soutenu par l'amour, sorte de « frémissement d'enthousiasme et d'impatience que l'âme doit éprouver toutes les fois qu'elle pressent ou aperçoit quelque trace de beauté, de justice, de sainteté morale, c'est-à-dire quelque fragment de la perfection divine ».

L'âme est donc une substance bien distincte du corps, et de plus elle est, en tant que principe du mouvement, non seulement immortelle, mais encore pour ainsi dire éternelle : son affinité avec les idées, la nature immatérielle de la science et de la vertu auxquelles elle aspire comme un vrai complément de son être, enfin la réminiscence qu'elle a conservée d'une

existence spirituelle, dont elle désira ardemment le retour, achèvent de le prouver. Cette âme cependant se subdivise; elle contient : 1° la partie animale des appétits physiques, τὸ ἐπιθυμητικόν; 2° la passion qui fait agir, ὁ ζομός; 3° la pensée en νοῦς, et c'est à cette dernière qu'appartient la νόησις. A chacune de ces trois parties de l'âme humaine correspond, dans la morale platonicienne, une vertu : au νοῦς, la sagesse ou la science; au ζομός, le courage; au τὸ ἐπιθυμητικόν, la tempérance. La justice vient de l'harmonie des trois autres vertus, c'est-à-dire de la subordination des parties inférieures de l'âme aux parties supérieures. En effet, la tempérance n'est-elle pas la subordination des appétits grossiers à la passion généreuse? L'harmonie à laquelle on arrive par la pratique de ces vertus est vraiment l'idéal de la vie de l'homme; car alors l'homme parvient à cette unité cherchée par toutes les écoles philosophiques : il réalise en lui une harmonie égale à celle qui règne dans l'univers; il s'avance enfin vers le but suprême de la morale : « la ressemblance avec Dieu ».

Résumons en quelques mots les grands enseignements de cette doctrine : tout ce que l'expérience fait tomber sous nos sens ne peut s'expliquer que par un idéal intelligible; c'est l'idéal qui est la vérité dans la science, dans l'art, dans la vie publique ou privée, dans la morale; à son tour, l'idéal ne peut être explicable que par Dieu.

A. PORTE DU TRAIT DES AGES.

Le Prophète du Nord

(*Suite.*)

Le Christ et la Trinité.

1° La triade divine ;
2° Le divin humain ;
3° Dieu en Christ ;
5° Valeur de la passion.

I

Plus j'avance dans cette analyse, plus elle m'intéresse, et plus je suis frappé des analogies qu'elle présente avec certaines parties de la philosophie occulte, si bien décrites par Papus dans ses ouvrages. M. Charles Byse ne m'en voudra pas de cette remarque, surtout quand il comprendra quelle saine émotion peut procurer son admirable plaidoyer sur Swedenborg en toute âme éprise du Beau, du Vrai, du Bien.

L'étude de Dieu, de la « Théodicée » avec son monothéisme, est une page remarquable de sa doctrine,

reposant sur des fondements indéracinables, que Socrate, Platon, Aristote, Cicéron admettaient malgré le polythéisme de leur époque.

Rejetant le parsisme et le dualisme, je me rangerai avec Ch. Byse du côté du monothéisme, le seul admissible de nos jours, et laissant bien loin derrière lui la fable d'Ormuz et d'Ahrimane.

Du reste, Swedenborg s'appuie sur les arguments bibliques les plus irréfutables, et il cite Jésus, Osée, Jérémie, Esaü, Zacharie, etc., à l'appui de sa croyance. « Nul n'a mieux exposé que notre philosophe le rapport qui existe entre Dieu et nous. Dieu est l'homme même, mais l'homme à sa plus haute puissance, l'homme élevé au plan de l'infini ou de la perfection. Aussi est-ce en raison de son *Influx* que le ciel peut être appelé le *Très grand Homme*. »

« L'homme est donc un *microcosme* (petit monde), et, comme le *macrocosme* (monde entier, univers), il reflète par sa constitution le Dieu qui lui a donné la vie. »

Et une pensée me vient ici, c'est de relire un peu la *Science des Mages* de Papus, où je relève ce passage : « L'univers conçu comme un tout animé est composé de trois principes, qui sont : la Nature, l'Homme et Dieu, ou, pour employer le langage des Hermétistes, le macrocosme, le microcosme et l'archiétype. »

Fludd vivait au seizième siècle, d'où je conclus que Swedenborg avait dû en entendre parler et avait pu s'inspirer de lui, comme depuis Fabre d'Olivet, dans ses *Vers dorés* (1825), et Papus, dans sa *Science des mages* (§ 4, 1892). Swedenborg, selon moi, serait

donc un hermétiste convaincu, jouissant de dons extraordinaires, mais ayant été aidé dans ses travaux par ses connaissances occultes, ce que M. Charles Byse voudra peut-être admettre avec moi, étant donné les analogies nombreuses renfermées dans cette partie de son œuvre qui touchent à la gnose de bien près. Dieu, comme nous, est composé d'une *intelligence* et d'une *volonté*, mais ces facultés ont en lui la perfection qui leur manque chez nous.

L'unité de Dieu se compose donc de deux facultés essentielles, mais elles sont inséparables et ne peuvent exister l'une sans l'autre.

La Trinité de Swedenborg est un *trine* de facultés, que notre philosophie appelle des *Essentiels*. Les deux premiers sont : le divin amour et la divine sagesse. Mais il en faut un troisième pour compléter la nature divine. Écoutons donc Swedenborg : « Qu'il n'y ait rien de parfait qui ne soit trine, c'est ce qu'enseigne la géométrie; car la ligne n'est rien s'il ne se fait une surface, et la surface n'est rien s'il ne se fait un corps. Il faut donc que l'on aboutisse à l'autre afin de coexister, et il y a coexistence dans la troisième. Il en est ainsi de toutes choses créées : elles ne sont finies et réalisées que dans le troisième degré.

L'infini ne se divise pas; il n'y a pas de fractions d'absolu; donc si le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont réellement Dieu, si ces personnes possèdent toutes trois les caractères de l'absolu, de l'infini et de l'éternité, nous devons en conclure qu'il y a trois absolus, trois infinis, trois éternels : ce que la raison déclare impossible.

Je suivrai M. Charles Byse dans son opinion : Le Père, Dieu envisagé comme *Créateur* ; le Fils, Dieu en tant que *Rédempteur* ; le Saint-Esprit, Dieu comme *Régénérateur* ;n ous avons ainsi le Dieu unique se manifestant *au-dessus de nous*, *à côté de nous*, *en nous*.

Les Hindous rendent leur culte à la *Trimourti*, et les trois dieux qui la composent (Brahma, Vichnou, Syva) n'étaient à l'origine que les divers aspects de Brahma, trois formes produites par des émanations successives de son être. Rao Bahadur Dudoda Pandurung regarde également la Trimourti hindoue comme la personnification des trois forces divines : celle qui crée, celle qui conserve et celle qui détruit. Selon lui, elle manifeste les trois *Gounas*, c'est-à-dire les qualités de l'énergie divine (Pakriti), qui sont la bonté (Satwa), l'affection (Rajas) et les ténèbres (Tamas).

Dans presque tous les temples de l'antiquité, notamment en Égypte, le dieu mâle et la déesse mère étaient accompagnés du divin enfant. Parmi les triades, la plus populaire comprend *Osiris*, *Isis* et le petit *Horus*. La plus ancienne est celle de *Memphis* ; elle se compose de *Phtah*, le dieu père, de *Pasht*, la déesse à tête de lionne, et d'*Imotep*, le dieu enfant. A Thèbes, la triade renferme *Ammon-Râ*, le dieu caché ; *Maut*, la mère divine, et *Cous*, leur fils.

« Il vaut la peine de relever encore le fait que, sous la forme supérieure que lui donne le savant suédois, la trinité des fonctions divines correspond exactement à la trinité formée en l'homme par *l'âme*, le *corps* et l'influence, ou *l'action*.

II

Jésus-Christ est l'homme en qui s'est effectuée cette conjonction réciproque de l'humain et du divin, à laquelle tendent et la création et l'histoire. Nous pouvons donc le nommer le Divin Humain et nous approprier cette partie du symbole dit d'Athanase : « Notre Seigneur Jésus-Christ est Dieu et homme. Bien qu'il soit Dieu et homme, il n'y a pas deux hommes, mais un seul Christ. Il est un, parce que le divin a revêtu l'humain. Il est même absolument un et forme une seule personne ; car, *comme l'âme et le corps sont un seul homme, de même Dieu et l'homme sont un seul Christ.* »

Dieu a été fait homme ou « manifesté en chair », pénétrant toujours davantage le fils de Marie ; mais par là même *Jésus a été fait Dieu !*

Un moment vient où Dieu se confond avec le Christ, où le Père et le Fils ne font plus qu'un ; mais alors Jésus est glorifié, rendu divin, et il quitte la terre pour s'asseoir sur le trône de l'Univers. Ce n'est donc point Dieu qui est absorbé par un homme, c'est un homme qui est absorbé par la Divinité.

III

> Dieu était un Christ réconciliant le monde avec lui.
> (2 *Cor.*, V, 19.)

Tant que le Christ est sur la terre, il est homme, subit toutes les vicissitudes de la forme adoptée, sans

pour cela cesser d'être au ciel sous la forme de la Divinité, dont il ne peut se dépouiller momentanément pour mieux nous racheter du péché, en souffrant lui-même nos peines et en les expiant pour nous sauver, nous rapprocher de lui en tant que divinité.

Tel est mon avis personnel, qui se rattacherait assez au monothéisme admis par M. Ch. Byse, suivant la doctrine de Swedenborg.

Je ne m'arrêterai pas aux objections admises, que Charles Byse, en avocat consciencieux, réfute avec intelligence et esprit; je me contente de donner une idée générale de cet ouvrage et d'en faire toucher au lecteur les côtés intimes, les faits saillants, les vérités les plus pures, les passages les plus frappants, de façon à l'engager à en poursuivre la lecture, dont l'utilité me semble incontestable, pour peu qu'il s'adonne aux graves problèmes de la philosophie ou de la théologie. La péroraison de l'auteur de ce livre complétera suffisamment ces quelques lignes :

« En résumé, j'estime que la science et la philosophie n'ont rien de valable à nous objecter, lorsque nous proclamons joyeusement notre foi en un Christ divin et humain en même temps, en un sauveur d'autant plus profondément homme qu'il était l'incarnation du Logos éternel, « Dieu manifesté en chair ». Rien, au contraire, n'est plus bienfaisant pour la pensée, comme pour le cœur, que de saluer en lui l'idéal enfin réalisé de notre espèce, le radieux couronnement de l'histoire humaine, l'intime et définitive union de notre infirme et décevante nature avec la glorieuse essence du Père qui est aux cieux. »

IV

« Et redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus. »

La Rédemption est l'œuvre accomplie par notre Seigneur Jésus-Christ pour nous racheter du péché; cette délivrance spirituelle coûte des efforts, des sacrifices à celui qui l'opère; voilà comment la définit Swedenborg: « La Rédemption a été la subjugation des enfers et l'ordination des cieux, et par l'une et l'autre la préparation à une nouvelle Eglise spirituelle. »

1° D'abord, *le Rédempteur est Dieu lui-même.*

Swedenborg supprime la dualité qui existe dans la plupart des religions. Il connaît un seul et indivisible Dieu, manifesté en chair par Jésus de Nazareth ! Il est Dieu, *le Rédempteur*, et il n'y en a pas d'autre. Il a pris lui-même notre nature corrompue et condamnée ; il a vécu et s'est sacrifié pour nous. Tout ce qui a été fait, se fait ou se fera pour notre salut, — que cela vienne du Père, du Verbe ou de l'Esprit, — nous le devons à un être unique, l'Être des êtres, le Seigneur.

2° L'œuvre du Christ est *une victoire sur l'enfer.*

Pour lui, l'homme est coupable, mais en même temps une victime. Du temps de Jésus, l'humanité était menacée dans son existence, tant la pression de l'enfer était prépondérante sur elle. Le paganisme était le fléau de l'empire romain : *Corruptio optimi pessima.*

La religion des Hébreux avait dégénéré en formalisme fanatique et en froide incrédulité ; la nation juive, gangrenée par le sensualisme et l'hypocrisie,

déchirée par des passions violentes et cruelles, allait être mûre pour le châtiment.

Jésus se rencontre avec Satan et est tenté, comme le devait être le champion de toute l'espèce humaine. L'inspirateur de tout mal excita l'opposition haineuse à laquelle Jésus fut en butte, la trahison de Judas, le renoncement de Pierre, la lâcheté de Pilate, le supplice affreux de la croix ; mais ce contact dut être, pour l'âme pure de Jésus, la pire des souffrances. Lui seul pouvait y résister.

3° *L'ordination des Enfers !*

Swedenborg donne à entendre par là qu'après avoir rendu le dernier soupir, le Sauveur est entré dans le monde des esprits pour y exercer un *jugement dernier*, à la suite duquel les habitants de ce domaine intermédiaire ont été les uns élevés au ciel, les autres précipités dans les enfers. C'est alors qu'il a *subjugué* les enfers dans le but de dominer leur funeste influence, de délivrer l'homme de leur oppression, de lui permettre de rentrer dans le chemin qui conduit à la vie éternelle.

Je n'insiste pas sur l'argumentation de Swedenborg sur l'*Incarnation*, dont M. Charles Byse donne un court résumé, et qui m'entraînerait dans une discussion dont la place n'est pas ici.

V

La *Passion était nécessaire*. Jésus l'a considérée comme telle, et c'est ainsi que l'avaient présentée les

prophètes de l'ancienne alliance. Un jour, il prévint ses disciples « *qu'il lui fallait* — lui, le Fils de l'Homme — beaucoup souffrir ; être rejeté par les anciens, les chefs des prêtres et les scribes ; être mis à mort ; ressusciter au bout de trois jours ». Il leur dit encore, d'après Matthieu : « Le fils de l'homme *doit être livré* entre les mains des hommes ; ils le mettront à mort, mais il ressuscitera le troisième jour. » Enfin, sur le chemin d'Emmaüs, le ressuscité reprit ses deux disciples, en leur disant : « Hommes dépourvus de sens, lents à croire tout ce qu'ont dit les prophètes, *ne fallait-il pas* que le Christ passât par ces souffrances pour entrer dans la gloire ? »

Donc nous sommes d'accord avec l'Église universelle pour reconnaître que la Passion du Christ était inévitable, qu'elle formait une partie intégrante du plan de Dieu, que le Rédempteur l'envisageait lui-même comme le couronnement de son ministère, la consommation de son acte d'amour.

En résulte-t-il logiquement que ce sanglant supplice ait constitué la Rédemption ?

La Passion est-elle vraiment, comme on l'a cru jusqu'ici, l'acte rédempteur par excellence ?

M. Charles Byse ne le pense pas. Moi, je répondrai simplement ceci : Jésus-Christ, en souffrant par nous, comme nous, pour nous, aussi cruellement que peut souffrir un homme condamné aux pires tortures, savait bien le fruit que porterait dans tous les siècles l'exemple de pur dévouement qu'il nous donnait volontairement. La religion catholique, qui ramène tant d'âmes égarées par ses sermons sur cette atroce « Pas-

sion », le prouve surabondamment. Les souffrances du Christ nous montrent que, si nous voulons nous rapprocher de lui, nous devons supporter nos petites souffrances terrestres sans murmures, puisque lui, notre Père, notre Dieu, en a souffert de biens pires pour nous.

La Passion de Gethsémani et du Calvaire est le prix dont le Dieu devenu homme a payé notre affranchissement des liens de l'enfer et de la mort.

Aussi, ajoute Ch. Byse, demeure-t-elle pour tous les âges le modèle idéal de l'héroïsme sobre et de la fraternité bien comprise, l'intense et resplendissant foyer de tous les purs et bienfaisants enthousiasmes.

L'Inspiration et le Canon des Écritures

Swedenborg admet une inspiration très positive de la Sainte-Écriture. Mais à ses yeux, la Bible n'est point l'intangible unité. Pour Swedenborg, l'Écriture mérite réellement le nom de *Parole de Dieu*. C'est, selon lui, le *Divin vrai* lui-même. En effet, Dieu a parlé par Moïse et par les autres prophètes d'Israël ; voilà pour l'Ancien Testament. De même Jésus-Christ, incarnation de l'Éternel, a prononcé soit de sa propre bouche, soit par le Saint-Esprit, la parole que les évangélistes nous ont transmise ; voilà pour le Nouveau. Il y a *dans la Parole un sens interne*, appelé *mystique*, caché sous le sens externe « ainsi que l'âme dans le corps, la pensée dans les yeux et l'affection

dans la face, choses qui font un comme la cause et l'effet ».

Une des plus belles conceptions de Swedenborg, c'est que l'univers visible correspond exactement à un univers invisible, auquel nous appartenons déjà par notre esprit. Non seulement, d'après lui, les choses naturelles *correspondent* aux spirituelles, mais elles les *représentent* par la raison qu'elles en sont le produit. C'est en vertu de la correspondance du naturel avec le spirituel que la lettre de la Parole inspirée renferme un sens occulte, dont il croit pouvoir nous fournir la clef.

Swedenborg formule une nouvelle dogmatique, tout un système théologique qui revise le protestantisme aussi bien que le catholicisme, qui se sent en état de répondre aux exigences de la raison la plus éclairée, et qui de fait ouvre à la pensée affranchie les plus magnifiques horizons.

C'est le sens interne qui fait de certains livres *la Parole de Dieu*; telle est la thèse principale de Swedenborg sur l'Écriture Sainte.

« *La doctrine de l'Église doit être puisée dans le sens de la lettre de la Parole et être confirmée par ce sens.* »

Je ne puis entrer avec M. Charles Byse dans tous ces sujets de controverse et de discussion, je me contente de puiser de-ci de-là dans son ouvrage tout ce qui touche le plus aux conceptions de Swedenborg. Pour analyser superficiellement le prophète du Nord, il faudrait s'abstenir de toute remarque personnelle et copier d'un bout à l'autre, chose impossible, même à un critique littéraire consciencieux.

Un point intéressant reste à savoir : *De quels livres se compose le recueil* que notre théologien désigne sous le nom d'*Écriture Sainte* et de *Parole de Dieu*. Il exclut de son recueil les livres, quelque excellents qu'ils soient, dans lesquels il ne découvre pas le *sens interne* qui les distinguerait des livres ordinaires.

En voici la liste exacte : Ruth, les Chroniques, Esdras, Néhémie, Esther, Job, les Proverbes, l'Ecclésiaste, le Cantique, les Actes des Apôtres et les Épîtres.

La Bible de la nouvelle Église ne comprend donc que les œuvres suivantes :

Pour l'*Ancien Testament*, le Pentateuque (Genèse, Exode, Lévitique, Nombre et Deutéronome), Josué, Juges (I et II), Samuel (I et II), Rois, les prophètes sans exception, c'est-à-dire les quatre *grands* (Ésaïe, Jérémie avec les *Lamentations*, Ézéchiel, Daniel) et les douze *petits* (Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonie, Aggée, Zacharie et Malachie).

Pour le *Nouveau Testament*, les quatre Évangiles (Matthieu, Marc, Luc et Jean) et l'Apocalypse.

Il résulte de tout ceci que le voyant suédois, malgré ses audaces, diffère de la théologie contemporaine, non point, comme on pourrait le croire, en diminuant l'importance de cette seconde classe de livres, mais plutôt en relevant, en exaltant la valeur de la première classe, c'est-à-dire des livres réellement inspirés.

De fait, Swedenborg ne rejette rien du Canon, dit

un de ses disciples les plus distingués, le docteur G. Bush, professeur d'hébreu et de littérature orientale à l'Université de New-York. Il trace une ligne de démarcation entre deux classes de livres, en partant de la notion d'*inspiration plénière.*

L'Empire suprasensible

Avec Swedenborg, nous allons pénétrer dans l'infini.

Imagination, mysticisme, hallucination, névrose, folie, si ce n'est audacieux charlatanisme (1) ! a-t-on dit souvent et répétera-t-on souvent encore. Cela se conçoit, étant donné la semi-incrédulité générale aujourd'hui.

Cependant, remarquez-le bien, l'homme, l'illuminé, qui se dit en possession de ce privilège inouï, qui l'affirme avec solennité jusqu'à son lit de mort, n'est ni un exalté, ni le premier venu. C'est, de l'aveu de tous, un savant de premier ordre, un métallurgiste éminent, un penseur méthodique et profond, une tête froide, géométrique, un caractère noble, ardent sans doute, mais calme, raisonnable, absolument équilibré, un chrétien de la piété la plus intérieure et la plus simple en même temps, remarquable surtout par sa droiture et son humilité, un noble jouissant de l'estime de son peuple et de ses souverains, enfin l'une des gloires de la Suède.

Deux questions doivent précéder forcément le sujet

(1) *Reasons for embracing the Doctrines and Disclosures of Emanuel Swedenborg*, p. 88-89.

que M. Charles Byse va traiter, et dont je vais essayer de comprendre tout l'intérêt et toute la portée pour en communiquer une bien faible idée aux lecteurs de l'*Initiation* :

1° Où se trouve le Monde invisible ?

2° Qu'est-ce que l'Éternité ?

1° Il ne faut le chercher ni ici ni là, car il est indépendant de ce que nous appelons l'espace ; mais nous ne pouvons nous le figurer que comme un lieu, à savoir comme une terre analogue à la nôtre, avec les cieux en haut et les enfers en bas. Souvenons-nous seulement que la localisation y est une apparence, à laquelle correspond l'état même des êtres spirituels. *Le ciel et l'enfer sont des états d'âme, et non des endroits.* Aucune distance matérielle ne nous en sépare, nous y sommes déjà par notre être interne.

2° *L'éternité* n'est point un temps infini, mais un état infini, supérieur à celui de la vie présente.

Et Ch. Byse ajoute : « Pour conclure, la pensée de l'homme naturel est liée aux notions de temps et d'espace aussi bien qu'à celle de la matière ; le régénéré lui-même a peine à s'en affranchir. Faisons effort pour nous élever à une idée plus pure, plus large, plus spirituelle des choses invisibles qu'embrasse notre foi, à la conception qui, à en croire le grand théosophe, est celle des habitants du ciel et l'expression de la réalité. Interrogeons-le avec confiance sur ce sujet solennel et palpitant entre tous : notre existence au-delà du tombeau. »

Le Ciel

Le ciel est un monde absolument *spirituel*; il est uniquement composé d'hommes parvenus à un plan supérieur de l'existence. Ces esprits, ou *Anges*, sont « dans le Seigneur », et le Seigneur est « dans les anges » ; en d'autres termes, le ciel n'est autre chose que la *Sphère divine*, ou le *Divin* émanant de la personne du Seigneur glorifié, en qui toute la plénitude de la divinité habite corporellement.

Swedenborg établit trois cieux qui sont l'un dans l'autre :

1er ciel	1er degré	anges naturels
2e ciel	2e degré	anges spirituels
3e ciel	3e degré	anges célestes
Soleil central		

Le Seigneur agit du dedans au dehors.

M. Charles Byse rend bien la sublime conception du Christ : « Le royaume de Dieu *est au dedans de vous.* » Le ciel est un état et non une localité.

La division ternaire du ciel repose sur le trine que nous trouvons en Dieu et dans toute la création, que Papus explique si bien dans ses cours à propos de l'Univers et de ses trois principes. Il s'agit toujours de la fin, de la cause et de l'effet. On peut dès lors établir, selon Charles Byse, les catégories suivantes, car Swedenborg ne donne nulle part cette liste au complet :

La fin.	La cause.	L'effet.
Le bien.	Le vrai.	La vie.
Le Père.	Le Fils.	Le Saint-Esprit.
L'amour.	La sagesse.	La puissance.
La volonté.	L'entendement.	L'opération.
L'affection.	La pensée.	L'acte.
La charité.	La foi.	Les œuvres.
Le cœur.	Le poumon.	Les mains.
L'époux.	L'épouse.	L'enfant.
3e ciel	2e ciel.	1er ciel.
(Suprême, intime.)	(Moyen, intérieur.)	(Inférieur, extér.)
3e degré discret :	2e degré :	1er degré :
Anges célestes.	Anges spirituels.	Anges naturels :
		a) Célestes naturels.
		b) Spirit. naturels.

Dans les pages qui suivent, M. Charles Byse rencontre lui-même de telles difficultés d'analyse que je n'ose les aborder ici, ayant peur de m'y perdre. Je me bornerai à citer ce passage de *M. H. de May* : « Les individus qui se ressembleront le plus dans leur manière de penser et d'agir ; qui par conséquent auront le plus de sympathie mutuelle et se comprendront le mieux, se trouveront réunis, car ils formeront un même organe. Les plus intelligents feront partie du cerveau, les plus forts composeront les muscles, les moins vivants formeront les os, les plus sensitifs constitueront les nerfs, et ainsi de suite. Chacun possédera autant qu'il pourra embrasser. Tous seront heureux, car personne ne travaillera pour soi. Les plus nobles, les plus puissants ne seront là que pour le service des inférieurs (1). »

(1) *L'Univers visible et invisible*, p. 442.

M. Charles Byse nous indique la forme humaine des anges, puis nous développe le soleil du ciel, sa lumière et sa chaleur, les demeures et vêtements des anges, leur gouvernement. Il nous fait vivre en un monde nouveau aussi difficile à accepter que celui de M. Edmond Haraucourt, malgré ses délices, ses curiosités et ses charmes. Nous croyons rêver en lisant des pages belles, spirituelles, mais un peu originales dans leurs détails essentiels, quoique intimes. Je ne puis que glaner dans d'aussi longs chapitres, qui seraient fastideux même pour la « sélection » des lecteurs de l'*Initiation*.

Le langage angélique a beaucoup d'analogie avec le nôtre. Composé de mots et de phrases, il est énoncé par la bouche d'une manière sonore et entendu par les oreillès, car les anges ont des sens et des organes.

Malgré la division du ciel en deux royaumes, trois cieux et d'innombrables sociétés, les anges parlent tous la même langue :

Multæ terricolis linguæ, cælestibus una (Samuel Bagster, *Motto de la Bible polyglotte.*)

Swedenborg ajoute que les anges nous parlent ; ils emploient la langue qui nous est propre, mais par la pensée. C'est une espèce de traduction qui se fait spontanément et nécessairement dans le mental humain. Ce que l'on trouverait si naturel par le magnétisme ou l'hypnotisme, Swedenborg l'appelle une *insertion du ciel dans l'homme*.

Quant aux prophètes qui ont écrit la parole ancienne, Swedenborg prétend que Dieu n'agissait sur eux que par un simple influx ; il s'adressait à eux par

l'intermédiaire d'esprits, qui, remplis de sa présence et de son *aspect*, étaient inspirés pour prononcer des paroles qu'ils dictaient aux prophètes. Ils ne parlaient pas d'eux-mêmes, mais d'après le Seigneur.

Swedenborg est particulièrement intéressant lorsqu'il parle du sort futur des enfants; il ne les fait pas changer d'état : ils vont au ciel *enfants* et y font leur éducation avant d'arriver au ciel suprême, et passent ainsi par tous les degrés qui y conduisent. « Cependant, dit-il, l'état des hommes qui prennent leur croissance sur la terre peut devenir aussi parfait que l'état des enfants qui la prennent au ciel. Il s'agit seulement qu'ils repoussent les amours corporels et terrestres, qui sont les amours de soi et du monde, pour recevoir à leur place les amours spirituels. »

Les mariages dans le ciel sont un chapitre original : les deux époux célestes semblent parfois former un seul ange. Malgré la péroraison de M. Charles Byse, je préfère encore m'en tenir aux lois établies sur la terre, d'autant plus que celui-ci fait œuvre de parti pris en ajoutant :

« Mais ce que nous venons de voir suffit pour nous faire sentir la noblesse et la sainteté de l'état conjugal, *contrairement à l'ascétisme malfaisant que la théocratie papale a mis en honneur*.

La flèche au pouvoir temporel est lancée de main de maître ! Mais pourquoi cette comparaison, qui ne peut entrer dans le sujet traité sans devenir *petra scandali* ?

Je préfère ces quelques lignes : « Ne doutons point de l'immensité du ciel. Il est assez vaste pour nous

et ne sera jamais fermé. Loin d'en exclure personne, le Seigneur y convie avec la plus grande insistance et chacun de nous en particulier et toutes les créatures raisonnables, quel que soit le globe qu'elles habitent. Animés d'un semblable amour, les anges n'ont pas de plus grande ambition que de voir leurs cohortes grandir et se multiplier indéfiniment ; et ils saluent sans doute avec des chants d'allégresse les nouveaux compagnons qui viennent augmenter encore la puissance, les splendeurs et les délices du royaume des cieux. »

Et maintenant, une petite digression pour terminer mon article sur l'œuvre de M. Charles Byse, que j'ai tant de plaisir à analyser :

Qu'est-ce que le gnosticisme ?

Le gnosticisme est une science supérieure qui se fait religion, une religion qui se condense et se résume dans une connaissance occulte basée sur une initiation lumineuse.

Swedenborg n'était-il pas un gnostique, me permettrai-je de demander à M. Charles Byse ?

1er novembre 1904.

(*A suivre.*) TREBLEDA.



Le caractère fondamental des sciences hermétiques ou Kabbalah

Le caractère de la kabbale s'énonce dans ב, dont l'image encore est l'expression du *Demiurge* qui peut être appliqué ici par sa valeur, nonobstant qu'il ne soit une figure gnostique. Car le *Demiurgon* est une expression distincte du rapport de l'*Adoré* (Dieu ou diable) *à l'Adorant*, c'est-à-dire *une illustration du rapport du mage ou l'Hiérophante à sa déité évoquée.*

ב *est une expression de Deus et Diabolus*, énoncée par le א, qui dans soi-même forme l'expression d'une dualité *non pas* d'une unité,à moins que par là on ne pense que tous les deux fussent le même être. Dans ce cas, א exprime une unité.

א *est l'expression de la nature de* ב.

Le *demiurgon* est nommé la ligne chez les gnostiques.

A la première feuille de ses *Clavicules de Salomon*, Eliph. Lévi donne exactement l'illustration de la formation de la ligne. Il dessine la ligne horizontale entrecrochée d'une double ח :



Cette illustration forme toute l'expression de ce que la mathématique exacte nous enseigne : la définition d'une ligne par deux points, — seulement les points sont ici remplacés par les deux crochets, plus vrais : *les deux mains.*

La ligne expressée par le double ה nous dirons égale en י *le principe créateur* et aussi *le caractère de la création. La naissance de* ב, expressée par la doctrine de ו ou . באנ : נגה : מגוי. (*Deu : Nagah : Mago Jod*), [באנגנה (*Deu Nagah*), *une femme en travail*] [proprement dit *le fils*, *l'enfant et la femme*, *sa mère*] et מגוי (*Mago Jod*) : *la doctrine* ou *sagesse* de ו] + ב ainsi : במגוי, *Deth Mago Jod* ou en nombre 2 (ב) + 10 (י) + 43 (מגו) = 2 + 53 = 55. Cependant מחחח ou המה: : *Mah thah* ou *Nem Shah*, les grandes הה ne sont plus que l'expression des deux nombres cinq ou du double ה dans son abondance. A peu près cette même chose s'exprime par la mise entre crochets de la ligne dans ה (5) + ה (5) = ד (4) + ד (4).

Le reste soit ב, qui doit être regardé comme l'expression vraie, ce qu'il ne soit, comme il est dit plus haut.

En vérité ה *a un double aspect*, *une double nature*, tout comme א, avec qui le ה correspond, c'est-à-dire que ב ici devient l'expression de la double nature de ה, qui, dans sa correspondance au nombre 5 et au pentagramme, est exprimé par les pentagrammes (le vrai et le renversé) ✡ et ☆, les pentagrammes du Dieu et du Diable.

Comme le ה a une double nature et comme il forme l'expression des deux pentagrammes, il forme aussi l'expression des deux tétragrammes, des deux

noms de l'Être, le plus haut divin ; deux noms dont la somme, chaque nom pour soi-même, exprime respectivement le chien martial et le more martial ou seulement le more et le chien (dans la face de qui s'expresse ♂, Mars, comme *vultur et lupus*.

Illustration comme

1.

[.יחוה. / .יחוה.]

Jève et Jodchavah.

2.

[.אדוגאי. / .יהאדונאי.]

Adonaï et Jah Adonaï.

3.

[∴ / .אגדוגאי : אדוגאי : אזוגאי.]

Le dieu impersonnel et le mauvais (Agdonaï : Atonaï : Azonaï) (ou le non, ou : le non à rebours). = Agonaï.

4.

[ב]

5.

[.אגלא. / .ת.]

Agla et Fan.

La première illustration de ב exprime les tétragrammes du ciel et de l'enfer, les yeux du ciel ou de Jève et la porte de l'enfer. ב : la première illustration, est double de plusieurs manières.

La somme des Jève (exprimant le more martial)

est humainement expliquée dans l'image d'un more cuirassé. C'est pourquoi la somme sera lue : un more d'un extérieur martial ; seulement le vautour s'est exprimé dans la face du more. De même avec la somme de Jodchavah, exprimant le chien martial. Ici c'est le chien qui est cuirassé, et le loup qui s'explique dans sa face, proprement dit le nom du loup se fait lire dans le visage du chien.

La somme de Jève dans son accomplissement est l'expression du bouc du sabbat, du bouc saturnin.

« Schabbat » est l'ancien nom du Saturn dans ses origines Schebat שבת ou seulement שב Scheb, Saturn dans sa maison, le Saturn ♄ dans le signe du bouc, dans ses étables. Dans le nom incompréhensible du bouc saturnin peut-on lire celui du chien.

Quand on regarde le chien comme le fidèle compagnon de Mercure ou pour mieux dire expliqué dans le visage de Mercure ☿, une face de Mars proviendra du bouc saturnin. Et cette face de Mars jette son ombre respectivement sur le bouc (ou more) et sur le chien, et il leur donne leurs physionomies, en apparence obscures.

Enfin le chien, outre dans le visage de Mercure, aussi s'est exprimé dans la face de la lime martiale. Le chien (Amibis) avec son étoile, son ornement Sirius, est le sens, qui est vu, est redouté par celui qui ne doit être (ne se peut être) nommé.

Le chien, c'est l'intelligence contenue dans le terme : Dieu !

L'illustration suivante « Seigneur » ou « Esprit de l'Univers, Adonaï » (et le Seigneur des ténèbres), ou

l'Esprit dans le monde des ténèbres. Jah Adonaï explique :

Le chevalier noir, ou le more comme cavalier dans toute sa dignité. Et la même illustration est une expression (1) de la mort dans toute son horreur (2), une expression de l'Aigle dans sa puissance et (3) du coq humain (cocq-homme), l'origine-principe humain.

Adonaï, comme figure martiale, est rouge, est différent du noir Adonaï, Jah Adonai (le Seigneur catché : une face d'Uranus ♅ ou ♂).

Mars ♂ et Uran ♂ ou ♂ et ♂ (♂ Mars : l'Enfer et ♂ Uran : le ciel) sont ainsi deux contraires.

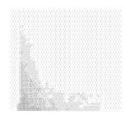
Comme la somme d'Adonaï est l'expression du cavalier noir, la somme de Jah Adonaï forme l'expression d'un mystère serpentin (dépouille de serpent).

Enfin, le terme ou verbe אזוגאי est l'expression de la somme de verbes שיכ et רט ou ראטוש, le feu et la fumée, ou une illustration d'un bûcher fumant.

Jah Schim et Ram (.חישוראט. Jah Schim et Ram), conformes à la somme de Jah Adonaï, sont alors l'expression d'Ahonator (le feu chimique fortifié), ensevelie d'épaisse fumée.

La troisième illustration de ב, exprimée dans le rapport du dieu innommable au mauvais, est alors l'illustration du rapport de l'Aigle double (la somme du dieu innommable) au serpent noir, le poison humain et le poison-homme, la dissolution du principe humain (dans la mort) et la tombe. Ainsi c'est l'expression de באגיח, Deu Jah, le fils des ténèbres et le vrai caractère du שיוג, Sehèiton.

Le double-aigle s'égale au bouc humain (l'homme-



bouc) l'autorité des ténèbres. Pourtant le bouc humain n'est pas l'expression du bouc saturnin, mais celle du bouc-bélier.

L'illustration cinquième, Agle, est l'expression de Jévé hermétique dans son rapport au serpent de poison ת. Elle explique la dent poisonneuse du serpent et la Jévé hermétique dans sa puissance, *omnia tetragrammatou hermetica*, la Jévé hermétique dans son champ.

Encore deux illustrations de ב

I.



Lucifer et le chien noir, ou Lucifer, le more et le chien. Lucifer, le *lightbearer* forme dans cette illustration la chaîne entre le more et le chien, c'est-à-dire l'image de la lime expliquée.

Mais, outre Lucifer, le more et le chien, l'illustration aide ou éclaire les deux serpents ou le serpent et la tortue. C'est que ס et ט expriment tous les deux l'image de deux serpents. De ס est il dit dans la doctrine *ésotérique*, *je suis* ט.

ט est l'expression de la nature du serpent ס.

Mais dans le « je suis » ט de ס est enfermée une notion ; ס reconnaît soi-même, ס voit dans le ט son père, son origine. Il y aura donc une certaine ressemblance entre la tête de serpent et la tête de tortue.

Le serpent naquit par la tortue, dont la carapace fut la place par droit de l'hermite (l'ancien des jours) du sorcier. La somme du serpent et de la tortue est

exprimée dans le crate ou tourteau, le sorcier de mer.

2.

יחחם
————————
. ע : מטראח .

Jah Hem et Tza Memrah :

La somme de Jah Hem, c'est le géant noir, et la somme de Tza Memrah, l'esprit du puits ; elles sont l'arcane le plus haut, un des mystères.

Ainsi celà s'explique dans le Jod terrestre ou le Jod dans la maison des ténèbres (de la chimie).

יח : La somme du nitrite יח באת יארי
————————
Olam O et th אזוט : יארזעראט

Caput mortuum.

où ט (terre et pierre philosophique) יאור ט
————————
(le monde de l'oxygène et azote) + Jod

Les vapeurs du Jod dans l'atmosphère.

Nitrite = l'Atthor de la Chimie. Une phase chimique du ב.

יאור est la création dans le sens du commencement (non à prendre dans le sens du Jod chimique).

Ainsi ב est une expression dans la kabbale des sciences hermétiques pour les grands antagonismes de la nature, qui toujours s'entre-guerroient pour avoir le dessus.

Tout progrès de la nature est basé sur le combat, et c'est pourquoi que l'image du guerrier n'est pas expliquée dans le ב, la tente.

ב est l'expression ou comme on dit : la maison la seule, de ce combat contre l'apparition du Seins dans la grande nature elle-même.



Précédemment j'ai dit comment le ב est extrait de la somme des deux ח à dire כי : חח : יז, le reste : ב.

Cette thèse peut être illustrée d'une autre manière : le nombre 62 forme l'expression de la lune décroissante, dans ♏ (le Scorpio) il est ainsi l'expression du côté social de la prioritéemployée dans la chimie, il est une expression de la tête de corbeau, résidium, en général il est une forme de ce qui est en reste. Comparé au nombre 83, la somme minor de ב, il prononce justement tout ce qu'il est montré plus haut, car la somme de 62 + 83 forme précisément l'expression du double ח dans toute sa puissance.

Ainsi la résidée Bethl 62 + 83 exprimée : l'autorité de ב.

Dans ב, Nachmah est la science, elle est nommée la femme savante, Shinachlé, la reine des yeux (ou fenêtres), de la tétragramme céleste émane la lumière comme de même de la porte de l'enfer.

ב est l'expression du « Demiurge », tellement fut mon premier dénouement ; et le Demiurge est de nouveau l'expression du rapport entre le haut Urgon et le Noir, son sujet « son-demi ». La création et le créateur ! Mais la créature créée dans l'image du créateur est aussi un créateur.

Telle est l'expression du rapport de ב ou י au créateur (roi et royaume) composée des deux ח.

Alors ב est l'expression *vice-roi et d'un état tributaire*, l'expression d'être une entre les mains de son roi et créateur.

Le créateur en travail est exprimé dans l'illustration de celui qui est le י dans la roue, la roue qu'on

fait tourner par les pieds! La roue du bonheur et de la fortune.

Mais dans une de ses nombreuses figures la somme de ב est aussi l'expression d'un moulin ou tournant.

La somme du rapport entre le moulin et la roue qu'on fait tourner par les pieds, c'est le moulin à marcher.

On pourrait forcer cette analyse encore plus loin, mais ce qui est nommé doit suffire pour montrer le rapport existant.

Maintenant à la nouvelle phase de ב.

Jusqu'ici le ב a servi pour présenter la dualité de sa nature avec clarté; maintenant nous nous donnerons vers l'ensemble de sa nature.

Ici déjà le ב a été nommé comme l'expression du moulin de la roue qu'on fait tourner par les pieds, comme celui qui est mis en travail des deux forces; comme celui qui exigera la mise en œuvre d'une nouvelle création.

Maintenant nous voulons montrer le ב dans sa valeur comme expression de la maison murée, ou tente transportable.

Dans le tarot français, ע est l'expression de la maison de Dieu. Par une analyse on le voit par באת יהוהאנתנ, Beth Johan Tan, comme la maison au plus Haut, et par le dragon vert — rapprochée du dragon noir — le dragon: Saturn (dont le nombre 58) dans ses deux couleurs prédominantes qui sont: terre verte, la terre labourée du cimetière (nombre 41 + 17).

Beth Tan, la maison dans le pré, ou souvent la

tente, est alors une nouvelle expression du ב, dont la somme ici est 83.

Mais ne regardons-nous que la maison (non par sa place), nous aurons le nombre 25 comme la somme, et ce nombre aussi est l'expression du squetette nécessaire de l'édifice et l'expression de l'échafaudage et de l'édifice lui-même. Ainsi le nombre 25, י et יח s. יחויי, Jah dans J (od) est une expression du squelette de la kabbale et le terme de son édifice ב.

Le terme du squelette de la kabbale, car le יחויי doit aboutir à la mort.

ב est un terme de la mort, le bout de la science. ב est ici l'expression du moi crépis. De cette manière on peut comprendre le droit de nommer le ב la maison murée.

Une nouvelle phase.

Dans le nombre 25, je vois le cavalier qu'on nomme la mort à cheval, le cavalier cuirassé, un cavalier d'un extérieur martial (face de griffe).

En général, 25 est l'expression du chevauchant après ses autres valeurs. Si l'on combine le nombre 58 avec 25, de façon que l'assemblage exprime chevauchant sur un dragon — alors on a le véritable rapport du Démiurge. Justement ce dernier est illustré comme monté sur un dragon, la somme des forces sur lesquelles il règne. Alors le ב se forme ici comme le Démiurge monté sur le dragon.

Mais si nous considérons la somme de ב comme 25, la science ésotérique (1), qui enseigne le rapport pro-

(1) La science ésotérique donne cet enseignement de l'Hiérophante, qu'il chevauche sur le crocodile Leviathan. Le sorcier, le mage persique, est l'aspect noir de l'Hiérophante.

che de Démiurge-Duade au nombre 8 ou ח, Cheth le Suprême (le Démiurge-Duade ב la base opposée), donne 85 pour 25 à raison de l'intelligence de son caractère. Le nombre 85 (le sorcier, le mage persique, l'homme-crabe) (1) exprime le Démiurge comme monté sur un serpent, mais le serpent ne devient une force considérable qu'au moment où il se transforme en dragon,

Quand la somme de ב s'exprime dans le nombre 85 elle donne non seulement le dessin nommé, mais aussi l'arbre de la vie. En outre le ב s'est ici développé de la lune — alors Beth Tan באתתנ (la maison du dragon) est l'expression de la lune dans ses différentes maisons. Tan, תנ, est l'expression du cours de la lune.

ב forme dans sa somme l'expression de la première et la dernière de la plus haute et de la plus basse de la kabbale de la nature de la kabbale, et de son caractère noir, son démiurge et Urgon noir, et de son royaume, et en général l'expression de la kabbale elle-même.

.ב. MASNIA, MDCCCIV, Mai, 12.
S. BEN CADORE.

Traduit par CHOHT,
Auteur de *Satan et son Culte.*
MAFNIA.

Stud. arte cabbalistic et hermetiq.

(1) Le crabe est le principe de l'enchantement.



CAZOTTE VOYANT

SECONDE RÉVÉLATION

La contrée assez malheureuse pour avoir été surchargée du poids de ce colosse effrayant, qui l'opprima depuis le mois de mai 1789 jusqu'au mois d'octobre 1791, semblait devoir espérer qu'un autre monstre ne lui succéderait pas, mais le terme de 42 MOIS avait été fixé par un ordre suprême, il fallait qu'il fût accompli... Ici commence la seconde révélation, par qui tant de nouveaux crimes sont expliqués. *Et je vis encore s'élever* de la terre *une autre bête, qui avait deux cornes semblables à celles de l'agneau, mais elle parlait comme le dragon.*

Cette *autre bête*, c'est la seconde assemblée : la première était née du *sein des eaux*, la seconde est sortie *de la terre*, élément bien moins pur, bien plus grossier que l'eau. Le langage du *dragon*, c'est-à-dire de l'esprit de mensonge et de révolte, est bien le sien.

Elle exerça toute la puissance de la première bête en sa présence, et elle fit que la terre et ceux qui l'habitaient adorèrent la première bête, dont la plaie mortelle avait été guérie.

Elle fit de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre, devant les hommes.

La seconde assemblée exerce toute la puissance de la première, *en sa présence*, et même elle prétend pouvoir plus encore ; mais, pour être adorée elle-même, elle veut que la première bête le soit. Ces foudres d'airain, qui dans la main des hommes semblent être le feu descendu des cieux, elle ordonne, en déclarant la guerre, qu'ils soient lancés sur les malheureux humains : elle a fait de *grands prodiges*, mais le plus grand de tous est de persuader à ceux qu'elle immole à son orgueil, ainsi qu'à l'esprit de révolte, qu'ils sont heureux par elle-même en périssant par elle.

Et elle séduisit ceux qui habitent sur la terre, à cause des prodiges qu'elle eut le pouvoir de faire devant la bête, en disant à ceux qui habitent sur la terre, qu'ils dressassent une image à la bête qui, ayant reçu un coup d'épée, était encore en vie.

Et il lui fut donné le pouvoir d'animer l'image de la bête et de faire parler cette image et de faire tuer tous ceux qui n'adoreraient pas l'image de la bête.

Cette image devant qui tout doit fléchir le genou, *sous peine de mort*, c'est la PROPAGANDE ; partout son effrayante effigie se trouve sous mille emblèmes divers. Quand elle menace de la mort, cet emblème est *une pique* ; quand elle célèbre les fêtes de la *licence*, il est le *bonnet* réservé jusqu'alors aux forçats condamnés pour crimes; *son effigie* est encore sur les monnoies frappées en son nom.

Tout criminel atteint de *mort civile* par la loi, et

qui dès lors est une *image de la bête*, a été animé de nouveau, a reçu la faculté de parler. De là, ces milliers d'images d'elle-même à qui l'on a donné le nom de *citoyens actifs*, titre devenu le même que celui de bourreau de tout individu fidèle à sa religion, fidèle à son roi.

Elle fera en sorte que les hommes petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, reçoivent le caractère de la bête à la main droite et au front.

Que de milliers d'hommes en effet portent aujourd'hui sur le front ce bonnet de forçats, jadis attribut d'un opprobre ineffaçable, ou la cocarde aux couleurs de la livrée d'un régicide et, dans la main droite, l'une de ces piques fabriquées par milliers et payées par ceux-mêmes dont elles devaient ouvrir le flanc.

Et que personne ne puisse ni acheter, ni vendre, que celui qui aura le caractère ou le nom de la bête, ou le nombre de son nom.

Le négociant, l'artiste, le naturaliste lui-même, ne peuvent suivre les élans du génie, sans avoir *la patente* qui porte *et le caractère et le nom, et l'image de la bête et le nombre de son nom*... Indigné de tant d'horreurs, mais plus encore de cette grande puissance accordée à *la bête*, je m'écriai, dans un transport plus impétueux encore que celui qui déjà m'avait élevé vers le trône de l'Éternel :

« Voilà bien les causes des malheurs de ma patrie et des tortures de mon roi ; tu les dévoiles à mes yeux, Dieu que j'implore ; mais n'as-tu rien à me révéler, qui soutienne mon courage et que je puisse annoncer, en ton nom, à ces milliers de mar-

tyrs de la religion ou de l'honneur, que tu sembles avoir livrés aux hommes pervers, qui te disent à toi-même que *tu n'es pas ?...* »

A peine avais-je cessé de parler, qu'un rayon de lumière la plus pure vint se reposer sur mon front : je ne pus soutenir ni l'éclat de ce jour nouveau, ni l'impression profonde de la joie subite dont tout mon cœur fut inondé. Une nouvelle RÉVÉLATION vint élever mon âme jusqu'à la béatitude suprême ; ce n'était plus un seul livre ouvert ; c'étaient des caractères épars, mais formant un ensemble sublime ; jamais rien de plus grand ne fut écrit de la main de l'homme.

TROISIÈME RÉVÉLATION

Je vis quatre anges aux quatre coins de la terre, qui retenaient les quatre vents du monde afin que le vent ne soufflât point sur la terre, ni sur la mer, ni sur aucun arbre.

Ainsi les quatre généraux des quatre puissances alliées, l'Empire, la Prusse, la Sardaigne, la Sicile, retiennent les quatre armées, qui, telles qu'un vent impétueux, renverseraient tout ce qui se trouverait sur leur passage.

Je vis encore un autre ange, qui montait du côté de l'Orient, ayant le sceau du Dieu vivant ; et il cria d'une voix forte aux quatre anges qui avaient reçu le pouvoir de frapper de plaies la terre et la mer, en disant : Ne frappez point la terre, ni la mer, ni les arbres, jusqu'à ce que nous ayons marqué au front les serviteurs de notre Dieu.

Cet ange de lumière, c'est ce généralissime dont

les *Hohenlohe*, les *Beaulieu*, les *Clairfayt*, les *Schonfeld* attendent l'ordre de *frapper de plaies* les rebelles et les factieux. Aucun foudre de la vengeance ne sera lancé avant que les *véritables serviteurs* de celui qui est l'image de *notre Dieu ne soient marqués* du double sceau du royalisme et de la religion.

Et j'entendis que le nombre de ceux qui avaient été marqués était de 144.000 de toutes les tribus des enfants d'Israël.

Le nombre de **100.000** se retrouve dans chacune des tribus des royalistes fidèles, et le nombre de **44.000** est celui de la NOBLE ARMÉE FRANÇAISE, alliée des puissances coalisées pour combattre l'esprit d'imposture et de révolte. Mais par une de ces volontés secrètes de l'Éternel, auxquelles trop peu d'hommes font attention, ces génies infernaux, satellites de la *bête* née de la terre, se sont *marqués eux-mêmes*. Après avoir aboli toutes les distinctions d'ordres et tous les attributs dont étaient décorés les divers individus qui les composaient, ils ont imaginé une espèce d'ordre pour eux-mêmes. Un ruban tricolore est devenu leur signe distinctif : un simulacre de livre, dit, par eux, *de la Loi*, est suspendu à ce ruban diapré à la livrée du crime.

Les vrais serviteurs seront *marqués*, au jour des vengeances, à la couleur du *panache blanc*, vu par eux et suivi *au chemin de l'honneur et de la victoire*. Les satellites de la bête seront reconnus dans ce même jour au signe qu'un de leurs décrets leur a rendu propre. Lors même que l'ange, ayant le sceau des vengeances, aura crié : *c'est assez*, il faudra qu'un

arrêt solennel force chacun des membres de l'assemblée immonde à porter le ruban choisi par elle, sous peine, contre celui qui le quitterait, d'être traité comme le galérien qui rompt son ban. C'est pour braver le monarque dépouillé par eux de ses attributs, que ces hommes, enfants de *la bête dont la bouche se glorifie insolemment*, se sont crus décorés par un signe tricolore : il faudra que ce signe pèse un jour sur leur poitrine coupable, que toujours, en les voyant *marqués* ainsi, on puisse ou les fuir avec mépris, ou les désigner à l'indignation publique ; il faudra qu'ils choisissent entre ce châtiment ou celui *d'être marqués au front* d'un fer chaud. Il faut qu'en quelque lieu qu'ils portent leur fétide existence, l'œil se détourne et le cœur se soulève.

Je vis dans le ciel un autre prodige grand et admirable : c'étaient sept anges qui avaient les sept dernières plaies par lesquelles la colère de Dieu est consommée.

Sept généraux vont recevoir les derniers ordres pour frapper les adorateurs de la *bête.* Sur la terre, sur les mers, en haut des montagnes, dans les abîmes même de la terre, les poursuivra la vengeance épanchée des *sept coupes de la colère de Dieu. Des esprits assembleront les rois au lieu qui est appelé en hébreu* Armagedon.

A ce mot terrible, les faux serviteurs, les satellites de *la bête* seront saisis d'épouvante. *Armagedon* signifie en hébreu *défaite d'armée* : sur le front des *la Fayette*, des *Luckner*, des *Biron*, ce mot de honte et de terreur est déjà écrit par une main invisible. CAZOTTE.

Erreur de date en coïncidences & suppositions

La cession à bail de Port-Arthur n'eut pas lieu en 1895, mais le 15 mars 1898. Cette erreur, pour laquelle nous prions de nous excuser, ne change, cependant, en rien nos suppositions sur la chute prochaine de ce port et nous permet, par sa rectification même, d'exposer de nouvelles conjectures.

En 1895, les protestations de l'Allemagne, de la France et de la Russie obligèrent le Japon à renoncer à l'annexion de la péninsule de Liao-Toung qui lui revenait par droit de conquête, et sans ces protestations la guerre actuelle aurait-elle eu lieu ? Ne permirent-elles pas à la Russie de prendre plus tard à bail Port-Arthur et de profiter de l'insurrection de 1900 des Boxers pour poursuivre la réalisation de son grand rêve d'étendre son Empire jusqu'à la mer libre en tout temps de glaces ? Port-Arthur, en conséquence, ne se rattache-t-il pas à ces protestations dont le contre-coup sera sa prise par les Japonais ? Ce serait réellement étonnant si sa chute ou sa reddition arrivait à une des dates qui ont de l'analogie avec le résultat de l'addition des chiffres 21.11 (novembre) 1894 (27 = 9) qui constituent la date de sa

conquête éphémère par les Japonais durant leur guerre avec la Chine, comme

21.10 (Octobre) 1904 = 18 = 9
30.10 — 1904 = 18 = 9
2.11 (Novembre) 1904 = 18 = 9
11.11 — 1904 = 18 = 9
20.11 — 1904 = 18 = 9
1.12 (Décembre) 1904 = 18 = 9
10.12 — 1904 = 18 = 9 ou surtout avec le
19.12 — 1904 = 27 = 9

Mais son année critique, qui confirmera sa perte aux Russes qui l'ont eu à bail le 15.3 (mars) 1898 = 35 = 8, sera, si nos suppositions sont vraies, 1907 = 17 = 8.

8 ! Ce nombre fatidique des chiffres des années

1832
1833
1834
1835
7334 = 17 = 8

qui, nous avons dit précédemment, est celui de la Justice équilibrante, promet-il au Japon, la possession assurée de Port-Arthur en 1907, ou bien annonce-t-il qu'alors, la guerre étant terminée, on rendra à la Chine ce qui appartient à la Chine :

La Mandchourie, Liao-Toung et Port-Arthur ?

EISTIBUS NITIBUS.

Le 16 octobre 1904.

L'Histoire ésotérique des philosophies

Après la *Langue hébraïque restituée* de Fabre d'Olivet, qui est la *clef des choses* cachées ou clef de l'Occultisme traditionnel, moins énigmatique et plus synthétique que celle de Guillaume Postel (*Absconditorum clavis*), Stanislas de Guaïta nous livrait le *Serpent de la Genèse*, dont l'ensemble élucide le drame de la chute originelle au triple sens littéral, figuré et hiéroglyphique. Ici, le vulgaire tentateur, le Serpent, prend le nom de Nahash, NHhSch. Au sens positif, Nahash (NHhSch), c'est le fait, l'ivresse quelconque qui fait rouler l'homme vers le mal. Au sens concret, NHhSch signifie siffler (d'où le sens serpent) et abstraitement, ésotériquement (sens ésotérique supérieur), le serpent symbolise l'égoïsme primordial, l'attrait du Soi vers Soi, qui est le principe même de la divisibilité, cette force qui sollicite tout être à s'isoler de l'unité originelle pour se faire centre et se complaire en son Soi.

Avec Fabre d'Olivet et Stanislas de Guaïta, l'ésotérisme se dévoile. Le premier traducteur nous donne le sens caché de l'écriture, tandis que le second, étendant encore ces recherches, élucide le sens triple de la chute.

Papus vient ensuite avec son magnifique ouvrage *la Cabbale*. Ce livre, dit-il, n'a pas la prétention de faire des cabbalistes, mais de donner aux lecteurs une idée nette de ce qu'est la tradition secrète de l'Occident. Le maître est trop modeste; si son ouvrage ne fait pas des cabbalistes, il atteint cependant le but qu'il se propose, c'est-à-dire qu'il dévoile intelligemment, avec la rare érudition qu'il possède, la mystérieuse philosophie hébraïque, dont on parle tant et qu'on connaît si peu !

Le compendium nécessaire des purs classiques de l'occulte que nous venons d'énumérer est l'*Essai de mysticisme antique*, premier volume d'une trilogie ésotérique qui porte ce titre générique : *Histoire ésotérique des philosophies et des religions*, par A. Porte du Trait des Ages. Ce cycle de haute érudition comprend donc trois ouvrages. Dans le premier : *Hiératique*, l'auteur apprécié de la *Philosophie dans l'antiquité* nous promène à travers la civilisation gréco-égyptienne, et plus particulièrement dans cette merveilleuse cité des philosophes, l'école néo-platonicienne d'Alexandrie.

J'ai déjà dit quelques mots de ce vaste ouvrage dans *la Vie nouvelle* (voir n[os] 29 et 30, juillet 1904) et dans *l'Initiation* (voir numéro d'août 1904); j'ajouterai que l'*Essai*, magistralement documenté, dépasse mes espérances.

Le second volume portera ce titre : *Kabbalistique*, et le troisième : *Christique*. Comme on le voit, la trilogie sera véritablement complète, puisqu'elle élucidera la synthèse philosophique et religieuse de l'an-

tiquité, partant du néo-platonisme alexandrin pour aboutir à l'ésotérisme de la pure philosophie de Jésus en passant par la mystérieuse tradition kabbalistique. Des deux derniers ouvrages, je ne puis rien en dire, mais je vais entretenir le lecteur instruit et curieux du premier tome de l'*Essai*.

Rarement un ouvrage de pure philosophie ésotérique, et j'insiste particulièrement sur ce mot, fut mieux pensé, écrit et documenté. En établissant un parallèle entre l'œuvre gigantesque de Fabre d'Olivet : *La Langue hébraïque restituée* et l'*Essai de mysticisme antique*, on va sans doute me taxer d'exagération. Et pourtant je n'exagère point. Ce que fit jadis le savant hébraïsant pour l'ensemble des livres sacrés de Moïse, M. Porte du Trait des Ages le fait aujourd'hui pour l'école d'Alexandrie, si mal connue, pour l'ésotérisme de la Kabbale, si incomplètement éclairci, et pour l'abstraite philosophie du Christ, dont on ignore le premier mot. J'excepte cependant E. Bosc, qui a donné une *Vie ésotérique de Jésus de Nazareth*, et P. Desjardins de Régla, sur le même sujet. Mais dira-t-on assez ? Et la synthèse que M. Porte du Trait des Ages se propose d'élaborer comblera-t-elle le vide de notre intelligence ? Quoi qu'il en soit, sa trilogie sera bien accueillie par le monde savant. Son premier volume, *l'Essai*, sera la mesure de ce qu'on peut attendre de lui, et d'après celui-là je juge des deux autres : ce sera une véritable œuvre philosophique inédite, synthèse de toute l'antiquité qu'il nous dévoile savamment.

G. BORELLI.

PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

L'AIR

L'air n'est pas autre chose que la vie mobile, dans laquelle le verbe parlant s'extériorise à travers la nature, par le feu de l'huile dans la nature de la lumière, dans la source d'eau. Il est la vie du feu ; mais il est mort pour le feu et devient manifeste cependant par le feu ; il est la vie de la nature selon la qualité de la douceur (*Myst. Magnum*, XIII, 6). L'air prend son origine de la chaleur et du froid ; car la chaleur et le froid repoussent fortement et remplissent tout, de sorte qu'il en provient un mouvement vivant et ondoyant ; mais quand le froid adoucit la chaleur, la *qualité* de tous les deux devient subtile, et la *qualité* amère opère une contraction, d'où l'état liquide ; mais l'air prend son origine et son mouvement de la chaleur, et l'eau vient du froid (*Aurore*, I, 13). Mais l'âpreté dans sa convoitise et dans son aspiration puissante vers la lumière attire sans cesse ; elle est en elle-même une volonté de la ténèbre désireuse de la lumière, et sa faim produit l'amertune, la peine, de ne point être adoucie ; l'angoisse en provient, parce que l'aiguillon de la convoitise du désir se tourmente et

ne veut point s'abandonner au rien ténébreux ou à la mort, et oppose son désir, son angoisse et sa volonté puissante avec une telle force à la lumière cachée que la volonté devient un éclair, un éclat igné qui remplit et détruit instantanément l'âpreté, de sorte que l'esprit astringent se calme, s'adoucit et se *matérialise* en eau. Mais comme l'amertune s'effraie tellement devant l'éclair igné, elle s'empare de sa mère, l'âpreté qui est devenue *matérielle* par cette frayeur, elle se dégage et devient étouffante à cause de l'âpreté *matérielle*, comme si elle était aussi devenue *matérielle*, elle remue et se fortifie sans cesse dans sa mère ; cela est l'élément air dans ce monde ; il prend son origine de la mère aqueuse, et l'eau vient de l'air, et le feu de l'angoisse désireuse (3 *Principes*, VII, 12-13). Tu vois dans les éclairs comment le feu est dans l'eau ; on n'y peut saisir aucun feu persistant, et, cependant, il s'y trouve un feu qui incendie et brûle les maisons.

Tu y vois également comment une grande puissance de l'air s'en dégage et comment l'un est dans l'autre (3 *Principes*, V, 20). La création a été formée comme la bouche forme le mot *Schuf* (créa). Le sifflement est le feu, et du feu vient l'air, comme esprit de la *matrice* qui fut éveillé maintenant et qui n'avait point été connu auparavant dans le *Centre*, mais seulement dans la sagesse devant le ternaire. L'air n'est point l'esprit du ternaire, mais l'esprit réveillé dans la *matrice* venant du *Centre* de la nature. Car l'esprit du ternaire est une cause de la nature et renferme en lui la sagesse, mais il est sans intelli-

gence, tout comme l'essence, et, comme le feu, naît de la liberté, lorsqu'il reçoit l'acuité de la fureur. De même l'esprit de l'air provient du Saint-Esprit qui donne la vie et la mobilité à la nature. Et de même la nature reproduit l'esprit, ou l'air de ses puissances, c'est-à-dire de l'essence muette (*Triple Vie*, V, 102-104). Tout a été saisi dans la création et tout y est devenu essentiel en tant que les qualités ont été patentes dans la roue de la nature, quand l'éternité s'est émue pour créer. Et l'air est l'esprit mêlé à toutes les formes.

De même que la chaleur s'élève du feu, de même l'air se dégage sans cesse du feu et de toutes les puissances : c'est pourquoi il est instable ; tantôt c'est l'une des formes dans le *Centre de la Nature* qui suscite l'esprit de l'air, tantôt c'est une autre, et c'est une lutte, une victoire et une défaite successive et perpétuelle (*Triple Vie*, VII, 46). Quand le feu attire et dévore l'essence avec force, cette essence s'enfuit d'autre part avec force de la qualité du feu, car elle est d'une subtilité telle que le feu ne peut point la conserver ; il y a donc attraction et fuite, car le feu veut s'emparer à nouveau, de force, de ce qui fuit, et ainsi il y a une lutte continuelle. Ainsi vous voyez clairement comment le feu de vie laisse l'air s'échapper, car l'air ne veut point demeurer dans la qualité ignée ; il s'enfuit puissamment et le feu l'attire en lui de nouveau. Ainsi le feu est activé, et sans cela il s'étoufferait et faiblirait ; c'est pourquoi il cherche à s'emparer de l'essence ou de l'air, car aucune qualité ne demande la mort ; mais la mort est là où la vie est enfermée)*Triple Vie*, VIII, 20-21).

Quand le feu attire en lui la douce essence de la lumière, le doux esprit assoupi pénètre dans la lumière à travers la fureur de la mort et la consomption et emmène avec lui la qualité de la nature; ainsi, nous voyons que l'air est une puissance de la vie, cependant sans être en lui-même la nature ; mais il règne comme un puissant esprit dans la nature (I, *Apol. c. Tilken*, 171).

Le feu produit la lumière et l'air, et l'air devient eau à cause de la douceur de la lumière. Car l'air nécessaire au feu est mort dans l'éclair igné. Donc ce qui est mort dans le feu est une douce essence, qui n'est qu'esprit. Mais quand il procède de la lumière, il se *coagule*, alors il est une mort pour le feu et en produit l'extinction. Mais tant qu'il est esprit il est l'aliment du feu. Nous voyons qu'ainsi chaque feu dégage un air, et que de l'air se condense une eau, et que cet air, de même que l'esprit de l'eau, est attiré par le feu comme aliment de sa vie et de sa splendeur. Et s'il ne peut les atteindre, il s'éteint, c'est-à-dire s'étouffe; car l'air est la vie du feu, et pourtant le feu engendre l'air (*Myst. Magnum*, V. 2).

Lorsque *Lucifer* et son armée éveillèrent le feu de colère dans la nature de Dieu, de sorte que Dieu dans la nature s'irrita dans le *Lieu* de *Lucifer*, la naissance la plus extérieure dans la nature devint de *qualité* furieuse, âpre, froide, brûlante, amère et aigre. L'esprit ondoyant, qui *qualifiait* auparavant très doucement dans la nature, s'éleva et devint terrible dans l'enguichement le plus extérieur : on l'appelle maintenant le vent ou l'*élément* air, à cause de ce qu'il

s'est exalté (*Aurore*, XVII, 6). La troisième distinction ou la troisième personne dans l'essence de Dieu est l'esprit ondoyant qui produit par le lever dans l'éclat où la vie est engendrée ; il ondoie dès lors dans toutes les puissances ; il est l'esprit de vie ; et les puissances ne peuvent plus s'en emparer ou le saisir. Mais il embrase les puissances et produit par son ondoiement des *figures* et des images qu'il forme selon les circonstances de la naissance à chaque lieu. Et si tu ne veux pas te rendre aveugle, sache que l'air est cet esprit ; mais dans le *Lieu* de ce monde la nature qui s'y trouve est fortement embrasée dans le feu de colère, ce dont le seigneur *Lucifer* est la cause ; et le Saint-Esprit qui est l'esprit de douceur y est caché dans son ciel (*Aurore*, XXIII, 69-70). Des esprits invisibles vivent dans l'air ; nous ne les voyons point parce que l'air est *immatériel* ; tels sont aussi ces esprits (3 *Principes*, VIII, 35). Dans le paradis, le Saint-Esprit est l'air (3 *Principes*, IX, 20).

De même que l'air se dégage par les puissances du soleil et des étoiles et ondoie dans ce monde, faisant naître toutes les créatures et croître les herbes, les arbres et tout ce qui se trouve dans ce monde, de même le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, ondoie et *forme* et imagine tout dans le Dieu entier.

Toutes les croissances et les *formes* dans le Père se lèvent dans les volontés du Saint-Esprit, et c'est pour cela qu'il y a un seul Dieu et trois Personnes distinctes dans la seule essence divine (*Aurore*, VII, 27).

Bœhm, trad. par Debeo.

LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la « Magie numérale » d'Eckarthausen

(*Suite.*)

On aura des rayons qui se continuent dans l'infini, en même temps aussi un centre, où, si une périphérie se forme qui renferme les rayons, une grandeur et une distance égale naissent, dont la possibilité repose déjà dans la nature et laquelle est indiquée par l'ordre des nombres qui donnent 9-9. Si nous venons à parler du quaternaire naturel et du cercle, des exemples expliqueront la chose plus clairement et la rendront intuitive. J'entame d'abord l'explication des nombres.

J'ai dit qu'il n'y a en tout que dix nombres, dont 1 est leur source et 10 leur plénitude. Différents peuples en avaient connaissance, on les découvre surtout dans les mystères. L'arbre des 10 feuilles de palmier des Égyptiens, le livre des 10 tables des Chinois, les 10 séphirots des cabalistes, ne sont rien d'autre que la doctrine des dix nombres de la nature, dont les Perses ont pris les 7 Amschaspands, les Chaldéens les 7 princes de la terre, les Égyptiens les 7 sons de l'har-

monie du monde, ainsi que les Orphiques et les Pythagoréens. Les 7 échelons de l'échelle du monde des Bramins, les 7 formes originaires de la nature éternelle des mystiques ne sont rien d'autre que des fragments pris de la grande science de la doctrine des nombres. Cette doctrine ne se propageait que parmi peu d'hommes et tomba bientôt dans l'oubli dans le monde, qui n'était pas susceptible à des vérités supérieures. Par la curiosité d'hommes sensuels, qui ne savaient pas pénétrer avec leurs pensées dans les vérités intellectuelles et mathématiques, elle dégénéra bientôt, et ces fantaisies de la cabale, de la géomantie et de l'art de pointer, qui au lieu de conduire à la vérité conduisaient à l'erreur, naissaient. Pourtant leur fonds repose sur les vérités intellectuelles de la doctrine des nombres de la nature, qui devint sensuel par les hommes, parce que ceux-ci confondaient les nombres intellectuels avec les nombres arithmétiques et sensuels. De là nécessairement des erreurs devaient naître.

Les nombres de la nature consistent dans des progressions ordinaires, dans un ordre éternel invariable, duquel, si on sait l'arranger, on aura nécessairement les résultats, dans lesquels on ne peut pas se tromper. Les nombres arithmétiques, dont on ne se sert pas d'après l'ordre des principes, mais comme d'un nombrable, sont arbitraires et sans ordre ; c'est pourquoi leurs résultats sont arbitraires et accidentels et sans vérité, par exemple si l'on dit : Prends et compte les lettres du nom d'une fleur, arrange-les d'après des règles cabalistiques et calcule leur force ; cette théorie

est absolument fausse, car le nom d'une herbe est arbitraire ; on aurait pu nommer la rose œillet et l'œillet rose ; donc on ne trouvera pas de vérité ; mais on en trouvera, si je dis : prends le nombre de la nature de cette fleur, arrange-le et considère ses proportions ; car le nombre d'une chose indique l'échelle sur laquelle un objet est posé, sa force, son effet et sa suite. Mais comment on peut trouver le nombre d'un être sera expliqué en son lieu.

Je rappelle avant tout à mes lecteurs de bien retenir que la doctrine des nombres ne calcule qu'avec 10 nombres, qu'elle considère comme les nombres fondamentaux de l'infiniment nombrable.

Les nombres sont groupés de cette manière.

Il y a en tout 10 nombres, qui naissent de 1, 2, 3, 4.

EXPLICATION DES NOMBRES

Le premier des dix nombres de la nature, 1, a pour objet le commencement originaire de toutes les choses, le centre d'où naissent tous les centres.

Le deuxième, 2, est la cause accidentelle de l'univers, la double loi du corporel et la double loi de l'intellectuel ou spirituel, ainsi que cette loi agit dans le temps, la double nature de l'homme, avec un mot tout ce qui est composé et consiste en deux actions.

Le troisième, 3, est la base de tous les corps, le résultat de tous les effets et de toutes les productions de tous les sens, et le nombre des êtres immatériels sans faculté de penser.

Le nombre 4 a pour objet tout ce qui est actif et agissant. La raison et le commencement de toutes les langues y reposent, comme tous les nombres reposent dans 1, 2, 3, 4 ; le premier type du spirituel et du corporel, la religion, le culte du créateur et le nombre des êtres immatériels pourvus d'une faculté de penser, y reposent aussi.

Le nombre 5 a pour objet l'idolâtrie et la pourriture.

Le nombre 6, les lois de la création du monde visible et la division naturelle du cercle par des rayons.

Le septième nombre, 7, nous enseigne la cause des vents et des marais ; il est l'échelle géographique de l'homme, il lui enseigne sa vraie science et l'usage de forces intellectuelles.

Le huitième nombre, 8, montre le nombre du temps ; dans ce nombre repose la force de l'espérance et de la vigueur d'homme, de cet être réel et physique qui a deux noms et quatre nombres, qui est en même temps agissant et intelligent. Ses actions se rapportent à toutes les parties du monde ; par cela on comprend le grand livre dans lequel toutes nos actions sont inscrites. Dans ce nombre reposent encore le pouvoir législatif, la dignité des rois et des juges.

Le neuvième nombre, 9, contient la formation de l'homme dans le corps de la mère et la décomposition du triangle de la nature, du triangle de l'univers.

Le dixième, 10, est la plénitude de tous les autres et est nommé, comme je l'ai dit, le nombre de l'univers.

Dans ce livre des dix feuilles sa classe est assignée à chaque objet sous le soleil.

La classe montre le nombre d'après lequel il doit être calculé, et le calcul donne la force, l'effet, la suite.

Pour rendre la chose quelque peu plus intuitive, je veux me servir d'un exemple, qui doit montrer la progression de l'unité.

Qu'on se représente 7 verres remplis de différentes couleurs qui ont une position horizontale. Qu'on place au dernier verre un miroir et qu'on fasse maintenant les rayons du soleil traverser tous les verres ; cette expérience donne une image des nombres de la nature. Les rayons pénètrent par les 7 verres jusqu'au miroir, où tout le spectacle se répète. Le soleil est 1, les rayons, considérés dans la progression, $\frac{11}{2}$; alors les 7 couleurs, donc — 9. Enfin le miroir fait la plénitude de tout — 10. Un symbole encore plus simple et reposant dans la nature est le prisme. La forme triangulaire reflète les 7 couleurs. Qui à la faculté de penser, qu'il réfléchisse là-dessus ; tout est type, tout nous rappelle les grandes vérités, pourvu que notre œil soit attentif et le cœur en soit susceptible.

D'après les çabalisses des Hébreux, les dix noms de Dieu, ou les 10 séphiroths, sont arrangés de la même manière que les 10 nombres de la nature ; car j'ai déjà dit que la doctrine des 10 séphiroths n'est aucune autre que la doctrine des 10 nombres de la nature.

Qu'on ne croie pas que cet arrangement du nombre soit arbitraire ; il se fait d'après les lois de progression

des nombres, et dans cette figure toutes les lois de production et les bases de toutes les formes sont contenues.

3		2	3
5	6	4	7
8	9	7	
	10		

Qu'on observe, comme il a été dit, que dans les nombres de la nature se répète trois fois le ternaire, qui fait le nombre neuf ou le nombre de la sensualité, qui renferme le ternaire trois fois.

(*A suivre.*) ECKARTHAUSEN.



Lettres Magiques

(*Suite.*)

Des doutes me sont venus au sujet de mes anciennes convictions ; je veux t'en faire part ; je sais que ton amitié aura la patience de me lire.

Prenons, pour commencer, le Bouddhisme. Pourquoi affirme-t-il l'éternité et l'indestructibilité de la matière ? D'où vient le mouvement qui anime le monde ?

Est-il vrai que le devoir de l'homme soit de s'en détacher complètement ?

Si l'homme porte en lui-même le désir de vivre, qui a mis en lui ce désir, et qui a mis également en lui le désir contraire ? Tels que nous sommes, il nous faut lutter contre la puissante magie des sens au moyen d'une intelligence qui ne fonctionne elle-même qu'avec le concours de ces facultés qu'on se propose justement de détruire.

D'autre part, les règles bouddhistes de la méditation prescrivent à l'intelligence une marche expérimentale et positive ; dans ces conditions, si l'extinction de l'ignorance détruit la force sensorielle, il faudrait donc que le disciple, pour ne plus renaître, conservât sa conscience après la mort, ou, en d'autres termes, qu'il ait découvert au préalable par l'intuition l'existence d'un monde invisible, dont cependant ses méditations analytiques n'ont pu lui révéler l'existence.

La voie, disent les partisans du Mahayâna, est huit chemins : j'admets que le premier de ces chemins, la science, permette de constater le vide du monde ; que le second, les cinq interdictions, et le troisième, les dix péchés, soient de morale courante ; mais la pratique des six vertus transcendantes me semble impossible à réaliser. Car si, m'étant fait moine, je ne possède plus rien, avec quoi ferai-je l'aumône ? Tout rempli d'égoïsme, de vanité, d'envie, de dédain, comment exercerai-je la charité universelle ? Ainsi la multitude des sectes bouddhiques de Ceylan, du Thibet, du Japon, de la Chine, de la Tartarie, ne présentent, à qui veut les suivre, qu'une longue succession de synthèses provisoires, de compromis entre l'état spirituel du disciple et l'idéal qu'il poursuit.

Il est évident que la douleur est inséparable de l'existence, mais personne ne peut prouver que l'existence est produite par l'ignorance ; si un plaisir me laisse insensible, il est vrai que ce n'est plus pour moi un plaisir, mais cela n'en continue pas moins d'exister, par conséquent il est toujours possible que

dans l'avenir je sois de nouveau entraîné par ce charme ; si j'y résiste, il y aura eu simplement en moi une certaine quantité de forces, de cellules, ou d'esprit, comme on voudra les appeler, qui, n'ayant pas reçu la nourriture que ce dit plaisir leur aurait fournie, sont morts d'inanition. J'aurais donc, moi qui évite avec un soin extrême de supprimer toute existence visible, tué une certaine quantité d'énergie vivante d'un ordre supérieur.

Puis, aujourd'hui, où trouver, je ne dis pas un maître expérimenté, mais une doctrine orthodoxe ?

Au Japon on rencontre une trentaine de sectes ; les Bonzes chinois sont ignorants ; au Thibet, c'est un mélange du culte Bonipa de l'école Yogatcharya et du Tantrisme de Kala,-Tchakra ; au Siam seulement la doctrine primitive se trouve à peu près intacte, mais je ne me hasarderai pas à rentrer de nouveau dans ce pays, après l'avoir quitté de la façon que tu sais.

Andréas a Stella

Je ne t'ai pas donné de détails sur mes études de Bénarès. J'y étais allé pour étudier une science dont un Européen se ferait difficilement une idée : c'est ce que les Orientaux appellent la Raja Yoga, c'est-à-dire l'Union royale.

Il faut te dire que les Hindous appellent Yoga ou Union tout entraînement destiné à donner à l'homme la possession complète d'une série quelconque des forces universelles. Ainsi, il y a une union pour l'acoustique, une pour la musique, une pour la force

vitale, une pour la passion, une pour le magnétisme, une pour l'optique et ainsi de suite. Cela suppose donc qu'il y a en l'homme des représentations en miniature de tout ce qui existe en grand dans le monde. De même que dans le monde il y a un principe central directeur, de même dans l'homme, il y a un pivot sur lequel s'engrènent tous les rouages de la machine ; c'est ce pivot que les Brahmes appellent l'Atma ; selon eux c'est lui qui donne le mouvement au mental, le mental actionne le corps astral, le corps astral fait marcher le corps physique. Si donc le mental parvient à saisir, comprendre, ou à sentir son arbre de couche, il aura atteint sa perfection, il sera uni à son principe : tel est le but de la Raja Yoga. Naturellement je ne te donne qu'une très grossière esquisse de ce système ; en pratique, il est infiniment compliqué, en proportion exacte de la complexité du cerveau qui se l'assimile. Les traités de cette science ne sont guère que des sommaires dont les plus complets ne tiennent pas plus qu'une vingtaine de feuilles de palmier. Et cependant, à peine un étudiant sur cent arrive au bout du labeur qu'ils représentent :

Je veux te raconter ce que j'ai cru voir l'autre nuit à ce sujet. Mais auparavant il faut que je t'indique, en quelques lignes, la voie que suit le Radji-Yogi.

J'avance la main pour prendre une pierre ; le contact me procure instantanément une sensation de fraîcheur, de poli, de rugosité ; mais cependant, malgré la petitesse de cette fraction de seconde qu'aucun chronomètre ne pourra mesurer, il y a eu deux

courants nerveux de lancés dans mon organisme : l'un allant de l'extrémité de mon doigt à mon cerveau, et l'autre de mon cerveau à n'importe quel organe de mon corps ; de plus, entre l'instant d'arrivée du premier courant et l'instant de départ du second, s'est déroulée dans l'une des circonvolutions crâniennes une série de mouvements que notre psychologie appelle idéation.

Il faut que le Radji-Yogi prenne conscience d'abord de chacun de ces deux courants ; en d'autres termes, qu'il apprenne à transporter sa cérébration au bout de ses doigts, sur tous les points de son épiderme, sur sa langue, dans ses narines, partout en un mot où les autres hommes reçoivent d'ordinaire les images du monde extérieur. La somnambule qui dit voir ou sentir par l'estomac, c'est-à-dire par le plexus solaire, peut te donner une idée de cet entraînement délicat.

Après être devenu maître de ces deux courants, le Yogi doit devenir conscient du processus d'idéation, d'une rapidité si vertigineuse, qui les sépare. Il commence par étudier les idéations provenant des sens physiques, puis celles qui proviennent des sens hyperphysiques, puis celles qui proviennent des sentiments, puis celles qui proviennent d'objets éloignés de la mémoire, puis enfin celles qui proviennent des pures abstractions. Alors seulement il est prêt à franchir les derniers degrés qui le séparent encore du sommet mystérieux.

L'autre nuit donc, vers 2 heures, pendant mon sommeil, il me fut montré comme un camp de soldats occupés à établir des ouvrages d'approche, en

vue de l'assaut d'une forteresse que je devinais sans l'apercevoir. Un grand nombre de cavaliers venaient et repartaient sans cesse, comme s'ils apportaient aux officiers les renseignements de nombreux éclaireurs ; une lumière assez vive et semblable à celle de la lune, quoique un peu mauve, était répandue sur tout le paysage ; j'en conclus que le sens de cette vision était d'ordre intellectuel. Chose curieuse, le sol, formé de roches blanchâtres, semblait se soulever et s'abaisser en mesure, comme des pulsations d'un gigantesque viscère.

Tout à coup apparut, se dirigeant vers la tente du général, un groupe d'êtres dont les têtes énormes étaient en disproportion avec leurs corps ; le corps de leur chef était formé d'une substance blanche et transparente comme le cristal ; lorsqu'il fut en présence du général, je vis de petits éclairs violets sortir de sa bouche et je compris qu'il lui parlait en maître autoritaire et implacable. Les allées et venues des éclaireurs et les travaux des soldats changèrent aussitôt. Ceux d'entre eux qui portaient des uniformes rouges furent chassés du camp et je les vis courir çà et là dans la campagne jusqu'à ce que, malades de fatigue et d'inanition, ils tombèrent sur le sol aride, pour ne plus se relever. Leurs camarades, qu'on avait gardés, changèrent peu à peu d'apparence pour devenir à la fin semblables à l'être cristallin. Le siège de la forteresse fut abandonné, et l'armée toute entière commença de gravir les roches palpitantes vers une ville magnifique, qu'on apercevait dans le ciel, mais que moi je savais n'être qu'un mirage. Cette ascension durait

depuis des années, me semblait-il, et l'armée paraissait près d'atteindre le but chimérique de son voyage, de-ci de-là apparaissaient des êtres fantastiques, des animaux antédiluviens, d'autres connus des seuls voyants des anciennes époques ; mais, tout à coup, l'armée fut entourée par les soldats rouges que j'avais crus morts ; ils s'élancèrent sur elle avec des allures de justiciers plus que de vengeurs, et en un clin d'œil les corps translucides de leurs anciens compagnons furent réduits en poussière, tandis que le sol, dont les palpitations avaient presque complètement cessé, devenait un humus fécond, bientôt recouvert d'une flore tropicale.

Je m'éveillai un peu avant le lever du soleil et, selon ma coutume, je montai sur une hauteur voisine pour jouir d'un spectacle de la beauté duquel les excursionnistes du Righi ne peuvent avoir qu'une faible idée.

Là, dans l'air glacé du matin, je revis tous les détails de mon rêve et je crus en saisir le sens. Le sol aride, c'était le plan mental qui ne conduit que vers des fantasmagories ; les soldats rouges et les éclaireurs, c'étaient les images de la vie universelle qui nous arrivent par les sensations ; les êtres cristallins représentaient les serviteurs de ce que les mystiques d'occident appellent la volonté propre. Je compris que l'homme n'a pas le droit de tuer aucune des manifestations vitales que la nature a mises en lui ; que vouloir gouverner les mouvements de la pensée est une illusion dangereuse ; que nous ne pouvons pas savoir qu'elles sont celles de nos idées ou de nos sensations

qu'il faut éliminer pour parvenir à l'omniscience; qu'enfin, c'est folie de vouloir parvenir à cette omniscience puisque le seul instrument dont nous puissions nous servir pour cela, notre cerveau, ne peut refléter qu'une toute petite parcelle de lumière.

Je compris bien d'autres choses encore, mais je te fais grâce de mes réflexions, ma chère Stella; j'ai déjà mis ta patience à une longue épreuve : pardonne à ton pauvre solitaire, car je ne sais pourquoi, mais un secret m'avertit qu'il vaut mieux pour moi que je ne fasse pas de confidences aux lamas avec lesquels je vis.

ANDRÉAS A STELLA

Ma bien-aimée, mon unique amie, me voici replongé dans la tristesse et l'atonie dont je croyais que la rencontre de Théophane m'avait délivré. Je prévois en outre des dangers, sur mon chemin, très proches peut-être.

Ici, comme tu le sais déjà, la politique et les sciences occultes sont étroitement mêlées et se prêtent un mutuel secours. Si les Brahmes restent pour le moment bien tranquilles dans leur domaine, il n'en est pas de même pour les initiés de race jaune. En Chine tout le monde connaît les sourdes et lentes menées des sociétés secrètes contre la dynastie mantchoue. Les Annamites rêvent toujours de reconquérir leur autonomie. Quant aux Thibétains, ils surveillent du haut de leur neigeux observatoire les mouvements de tous les peuples qui s'agitent dans l'immense Asie.

Les migrations des Bouddhistes nomades de la Tartarie, des Mahométans Iraniens et Indous, des

Taoïstes, des membres de la Triade et du Nénuphar blanc, leur sont fidèlement rapportées par des émissaires rapides et par une sorte de télégraphie sans fil qu'ils connaissent depuis de longs siècles. Les Lamas prennent aussi grand intérêt à la marche des Russes vers le Sud et à celle des Anglais vers le Nord; c'est d'ailleurs aux premiers que vont toutes leurs sympathies.

Je ne veux pas te faire une histoire fastidieuse de la politique thibétaine, ni des vicissitudes du sacerdoce de ces montagnes. Pour me comprendre il te suffira de savoir que le Dalai Lama et les Grands Lamas de la Tartarie sont bien plus d'accord que ne le croit la masse de leurs fidèles. Leur conseil suprême qui comprend, outre les « Bouddhas vivants », les chefs de toutes les initiations de l'Inde, de la Chine, du Japon, de l'Annam et de la Malaisie, projette d'entreprendre un rapprochement avec le chef du Grand Empire européen. Ils ont besoin pour cela d'un émissaire au courant des choses occidentales et ils ont jeté les yeux sur moi pour remplir ce rôle.

Mais les messagers, les caravanes, le cérémonial ne leur permettent pas de tenir ces négociations absolument secrètes; la foule du peuple, des novices, des Lamas et même des Khampos serait vite mise en éveil par les allées et venues inévitables qu'occasionneront ces démarches diplomatiques. Il leur a donc fallu trouver un prétexte qui justifiât aux yeux de la foule l'importance donnée à ma personne; et d'après quelques phrases à double entente je crains presque qu'ils n'aient trouvé ce prétexte.

Puisse ma prochaine lettre, ma chère Stella, ne pas t'annoncer des nouvelles plus alarmantes.

Andréas a Stella

Rien n'est encore changé dans ma vie, mais les inquiétudes ne sont pas disparues, car je connais, pour en avoir souvent vu des exemples, l'inlassable patience des Orientaux.

Je me suis remémoré un de ces jours quelques-unes des expériences que j'ai faites autrefois, lorsque je suivais les leçons des Tantriks sivaïstes, des sorciers javanais et des montagnards chinois du Nan-Chan. Je puis dire que j'ai vu pratiquer tous les rites imaginables de la magie cérémonielle.

Mais ce n'est plus maintenant dans ma mémoire qu'un amas de souvenirs un peu confus, où le sublime se mêle au répugnant et le poétique au grotesque.

J'ai entendu des invocations en langages disparus, j'ai vu des fanatiques ne pas reculer devant le crime pour se procurer les objets nécessaires à leur rite ; ici tel dieu exigeait pour prix de son concours l'offrande de jeunes enfants, tel autre se contentait d'une fleur rare ou d'une pierre introuvable, ailleurs les adeptes passaient des semaines au fond des forêts à préparer tel breuvage mystérieux, d'autres risquaient leur vie pour arracher à un fauve l'ongle ou la dent sans quoi l'incantation avorte. Et je me demandais quelle est la vraie nature de ces êtres dont j'ai vu souvent les formes étranges trembler dans la fumée des sacrifices, dans la lumière de la lune, dans la buée chaude

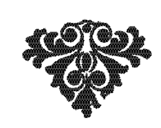
du sang répandu. Il me semblait percevoir les statures gigantesques et monstrueuses des panthéons orientaux se presser autour de moi. Dans la demi-obscurité du temple où je m'abandonnais à cette rêverie, je percevais l'ironique sourire de ces êtres auprès de qui les plus forts et les plus sages d'entre nous ne sont que des pigmées, regardant avec pitié leurs adorateurs et n'ayant que du mépris pour les magiciens plus savants qui avaient pu, grâce au calcul d'adroites correspondances, les enchaîner un instant et les obliger à leur obéir. J'ai compris que, malgré sa prétention au titre de science exacte, la magie cérémonielle ne peut, en définitive, que leurrer ses acteurs. Semblables à des enfants enfermés dans une chambre et qui, par une ruse quelconque, seraient parvenus à obtenir quelques jouets à un puissant personnage, tous ces hommes, qui veulent arracher de force à la Nature le maniement de ces puissances secrètes, ne comprennent pas qu'ils sont dans la main d'un Dieu redoutable qui s'appelle le Destin, et que si leurs efforts désespérés en font desserrer un moment l'étreinte, ce n'est en somme que pour la sentir ensuite plus dure et plus inexorable encore. Je compris qu'il faut un temps pour chaque chose ; puisque l'homme a en lui l'intuition de tous les pouvoirs, c'est que les germes en sont déposés quelque part en son âme, mais il ignore comment les faire lever, et dans son impatience il invente des méthodes artificielles qui ne peuvent produire que de frêles plantes, destinées à périr au premier souffle de l'ouragan.

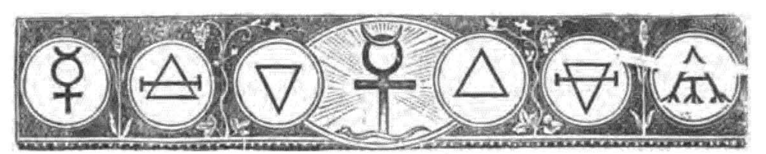
Voilà des déductions bien hardies : si j'ai le courage

de les poursuivre jusqu'à leurs dernières conséquences, c'est la condamnation des travaux de toute ma vie. Je fais des vœux bien ardents pour avoir cette vertu ou pour reprendre la confiance en moi-même, que je crains bien de perdre complètement.

Aide-moi, ma chère Stella, de toutes tes forces pour que je puisse marcher dans l'un ou l'autre sens.

(*A suivre.*) SÉDIR.





PARTIE LITTÉRAIRE

LES PIERRES PRÉCIEUSES DE L'ANNÉE

LE SAPHIR

Joyau mystérieux aux flammes cérulées,
Gemme étrange de rêve où s'irisent les cieux,
Féerique miroir des campagnes salées,
Que j'aime à retrouver ton éclat dans les yeux !

Les arcanes sacrés des sciences violées
Nous ont dit que tu fus le gage des adieux,
Jeté par l'Idéal des voûtes étoilées
Au terrestre génie et pris au front des dieux !

O Saphir pâlissant, bijou de l'épousée,
Emblème de l'amour, fleur de pierre irisée
Pour la Beauté, cueillie aux pays fabuleux ;

Dis, pourquo sous tes feux, Eve paraît plus blonde,
Et pourquoi tout son être attire comme l'onde
Où chante la sirène au bord des grands lacs bleus ?...

Léon Combes.

(*Orbes et Semmes*).



Au disciple de Claude
de Saint-Martin, à Papus.

LE FOSSOYEUR

Il fouillait, il creusait, il soulevait la terre,
Sa pelle remuait de pâles ossements,
Les os s'entre-choquaient et déjà la poussière
Des funèbres débris volait à tous les vents.

Et je restais pensif voyant ce que nous sommes,
Ou ce que nous serons à l'appel du tombeau,
Et le doute effrayant qui tenaille les hommes,
Se plaça de nouveau dans mon pauvre cerveau.

L'homme piochait toujours ; la macabre habitude
Laissait indifférent ce déterreur de morts,
Son visage était gai, sa main noueuse et rude
Lançait sur le gazon des tibias sans efforts.

Et des oiseaux chantaient au-dessus de sa tête,
La vie était en haut, la mort était en bas.
Ces joyeux gazouilleurs, dans les arbres, en fête
Entonnaient leurs duos dans le champ du trépas.

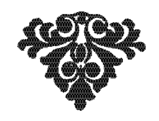
O cruauté du sort ! ces crânes, ces squelettes,
Confusément épars, furent surtout aimés,
Ils ont vu ces oiseaux, ces pinsons ou fauvettes,
Et la nature enfin les avait tous charmés.

Ce fossoyeur est là, souriant sur le reste
De ce qui fut vivant, heureux ou malheureux,
Car il jette toujours d'une main ferme, leste
Des crânes, des tibias, des morts en tas nombreux.

Alors, levant mes yeux ainsi que ma pensée
Vers l'Infini troublant, même vertigineux,
J'aurais voulu monter dans la nue embrasée
Afin de découvrir l'énigme dans les cieux !

TREBLEDA.

Octobre 1904.



ORDRE MARTINISTE

La réouverture des Loges de Paris a eu lieu dans le courant de novembre. Deux Loges ont repris leurs travaux.

∴

Une délégation martiniste vient d'être créée à Tlemcen (Algérie). On y étudie beaucoup les faits psychiques et avec grand succès.

∴

Le n° 4 de l'*Initiateur* a été envoyé aux Souscripteurs. Ceux-ci sont priés de renouveler leur souscription pour recevoir la suite de ce Bulletin.

Société des Conférences spiritualistes

Les séances reprennent le jeudi 24 novembre. Une salle plus grande sera sans doute nécessaire cette année, vu le succès des conférences, l'année dernière.

Ecole des Sciences hermétiques

L'école a presque atteint le maximum possible d'élèves et les cours sont des plus suivis. Nous publions certains de ces cours dans l'*Initiation*.



Cours de Magnétisme pratique et de Magnétisme personnel

En dehors des cours professionnels de l'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme*, M. Durville commencera, vers le 10 décembre, un **Cours spécial de Magnétisme humain**, qui comprendra deux parties : 1° *Expérimentation pratique ; 2° Magnétisme personnel.*

Dans la première partie, le professeur traitera des lois physiques du Magnétisme, démontrera leur application pratique et mettra chacun des élèves en état d'expérimenter. Dans la seconde, il exposera les lois psychiques du Magnétisme, qui peuvent servir de base à la théorie que les Américains désignent sous le nom de *Magnétisme personnel*, et tâchera de faire comprendre que l'application de ces lois par une volonté intelligente que l'on peut développer permet à l'homme de se créer une situation avantageuse, d'acquérir le pouvoir de diriger les autres et d'arriver sûrement au but de tous ses désirs, surtout lorsque ceux-ci sont dans le domaine du possible.

Le cours, qui peut être considéré comme complémentaire du cours de *Physique magnétique* professé à l'Ecole, comprendra de 14 à 15 leçons ; il aura lieu le mardi et le jeudi de chaque semaine, à 8 heures et demi du soir, 23, rue Saint-Merri, IVe arrondissement, et sera exclusivement réservé à un petit nombre d'élèves.

Le prix de l'inscription est de **40 francs**. Ce prix est réduit à 25 francs pour les élèves de l'Ecole.

NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE

Le *Journal du Magnétisme*, 59e année, 30e volume, n° 7, 3e trimestre 1904. Directeur : H. Durville, 23, rue Saint-Merri.

Le *Journal du Magnétisme*, dont nous parlerons longuement le mois prochain, renferme, entre autres études

intéressantes, un très curieux article de M. Henri Durville sur l'application de l'aimant au traitement des maladies.

Ce journal, grâce aux efforts de son distingué et savant Directeur, digne successeur du baron du Potet, est certainement un des organes le plus intéressant, le mieux renseigné quant à ce qui touche le magnétisme, le spiritisme et l'occultisme.

La Bibliothèque « roulante » du magnétisme et des sciences occultes fait le plus grand éloge au professeur Durville. Etre renseigné vite et bien est d'une incontestable utilité, quant au choix des auteurs.

L'*Initiation* félicite sincèrement M. Henri Durville de son journal modèle, si agréable comme lecture et comme enseignement.

TREBLEDA.

Conseils pratiques page 339 : Je trouve que la méthode enseignée par Durville pour ce mal étrange, incommode, appelé hémorroïdes, est, sans contestation possible, le plus pratique et le plus sain. Le magnétisme de nos jours a fait de tels progrès et offre si peu de dangers, que je trouve, comme le professeur Durville, que son emploi ne saurait être assez mis en pratique partout étant donné ses résultats étonnants.

Les moyens auxiliaires concernant la vie de l'hémorroïde sont et utiles à connaître et intéressants à étudier en cette méthode claire, précise, qui distingue les écrits de l'auteur. Il en est de même pour son étude de la phlébite, facile à comprendre, débarrassée qu'elle est de tous les termes savants et amphigouriques de la médecine moderne, si difficiles pour qui n'a pu étudier les étymologies.

Fluide ou émission pesante. Expériences d'un intérêt incontestable, que les médecins eux-mêmes expérimentent tous les jours.

Comme historien, Durville est d'une précision que ses citations viennent appuyer tout en donnant à ses articles un brio particulier. Rencontrer Aristote, Pline, Dioscoride, Galien, Marcel l'empirique, Aélius d'Amida, Alexandre de Trales, Hali Abbas, Avicennes, etc., est un rare plaisir

pour le philosophe et ne peut que recommander un sujet aussi minutieusement traité que celui de l'application de l'aimant au traitement des malades. La faveur dont l'aimant jouissait dans l'antiquité est une preuve indéniable de son utilité et des services qu'il peut rendre au magnétisme quand il est bien compris et bien employé. Par Durville nous apprenons à le connaître, et son article est d'un bout à l'autre du plus haut intérêt. Les dessins qui y sont joints rendent le sujet intelligible pour tous. Le porte-plume magnétique est une heureuse innovation pour les écrivains sujets aux douloureuses crampes de mains.

TRAÏB.

UNE PROPHÉTESSE

Mme Clavel Gratien

Tout en haut de la rue de Clichy, au n° 82, habite une jeune femme ayant eu une enfance des plus malheureuses (ce qui arrive toujours aux êtres prédestinés au service de Dieu) et se vouant à la rénovation de la morale chrétienne pour le règne du Saint-Esprit. Troisième et dernière étape de l'évolution du monde terrestre.

Cette personne est inspirée par le plan Divin et trouble les plus érudits par la profondeur de sa dialectique.

Humble et ferme comme il convient à un être prêt à tous les sacrifices pour la cause qu'elle défend, et pénétrée de cette haute sagesse, qui mène à un état vous permettant d'acquérir les vertus des saints. Consultez-la, elle vous étonnera dans ses révélations sur vos actes les plus intimes et vous annoncera ce qui doit vous arriver, à date fixe. Le bon génie qui veille sur elle lui dit en partie tout ce qu'elle peut vous révéler dans son état second, et si vous la complimentez elle se récuse en disant qu'elle n'est qu'un pauvre petit instrument au service du Christ. Voilà, chers lecteurs, en quelques mots, un aperçu succinct d'une femme qui fera, je crois, parler d'elle de son vivant et après sa mort.

JEAN MARIE.

Résumé des prophéties réalisées

annoncées dans l'opuscule de 1902

Le chapitre XIV dit : Avant et pendant les événements marqués, il y aura des tremblements de terre, des cyclones effroyables, en Amérique, aux Indes, en Chine et aux colonies. Le feu des volcans fera des victimes en plusieurs points du globe, que l'on se représente l'image d'Herculanum et de Pompéi.

Nous avons eu à enregistrer la catastrophe de la Martinique et d'autres volcans ; à la suite, le cyclone qui s'est abattu sur l'Indo-Chine, faisant 2.000 victimes, selon la liste officielle (nouvelles). Réalisé en 1903.

Chapitre XVI. — Guerres des noirs contre l'Angleterre : victoire des Somalis, commandés par leur chef Mullah, contre les Anglais. Prophétie réalisée en 1903.

Chapitre XIX. — La destinée du ministre *Waldeck-Rousseau* est d'être éloigné du pouvoir. Ce qui s'est réalisé conformément à la prophétie.

Chapitre XII. — « On lit : Le pape Léon XIII est soutenu en ce monde par la miséricorde divine. Mais événement pour lui-même ; en 1903 (mort). »

Page 32. — La guerre du Japon suscitée par les Anglais (troubles en Turquie, etc.).

Dans l'opuscule de 1903, à la page 7, on lit : « Grands dangers pour la reine d'Espagne, en prévoyant sa mort proche », ce qui est réalisé.

Dans l'opuscule de 1904, page 23, on lit qu'il sera fait des découvertes archéologiques extraordinaires. La découverte de l'Odéon romain, cette année, réalise une partie de la prophétie.

Il était annoncé dans le même ouvrage, pour le printemps et l'été 1904 : des orages terribles, cyclones, la foudre faisant des victimes. Il est annoncé, dans les nouvelles officielles, la catastrophe de Mamers, des avalanches, inondations, tels qu'en Algérie.

Un article de M. Félix Méténier, dans le journal *la Patrie*, du 21 décembre 1903, dit qu'il y aura des avalanches, des inondations, le feu dans un grand théâtre, fai-

sant de nombreuses victimes, le naufrage d'un navire, la fuite d'un banquier :

Nous avons eu à enregistrer : 1° comme avalanche, dans les Alpes, où un militaire a été enseveli ; son corps fut retrouvé par une équipe de son régiment ; 2° dans les Pyrénées-Orientales, canton de Prades, où des maisons s'éboulent ; 3° des inondations en Algérie ; 4° en janvier 1904, l'incendie d'un grand théâtre à Chicago, faisant un grand nombre de victimes ; 5° le naufrage de *la Vienne* en France : 6° la fuite de Mary Raynaud, banquier, qui a mis dans la ruine beaucoup de personnes.

La catastrophe du Métropolitain est annoncée par Paul Hervier, le 14 août 1903 (*Patrie*).

Un article de M. Léo Marchés, dans *la Liberté*, 27 décembre 1903, parlant de la guerre russo-japonaise, et ses complications annoncées dans l'opuscule de 1902. Des troubles en Espagne, en Italie ; des grèves en France ; espionnage dans nos ports de guerre, ce qui s'est réalisé à Cherbourg et à Toulon.

Naufrage en Amérique. *Le Petit Parisien*, du 23 juin 1904, annonçait le naufrage en Amérique d'un navire portant le nom d'un général, ce qui est conforme à la prophétie. L'article contient aussi que les Etats-Unis et l'Angleterre seront hostiles à la Russie relativement à la guerre du Japon et que l'empereur de Russie serait affligé par la perte subite d'un haut personnage du Gouvernement, ainsi que d'un grand chef d'armée. Ce qui s'est réalisé (*Écho du Merveilleux*). M. Léo Marchés signale, dans son article, la mort de la reine d'Angleterre, prédite à date fixe, ainsi que la mort du roi d'Italie.

En dernier lieu, la naissance d'un prince royal en Italie et de terribles catastrophes de chemins de fer.

REVUE DES REVUES

L'Écho du Merveilleux publie un article d'un détracteur de la voyante de Tilly, Marie Martel. Deux rédacteurs de la revue y répondent. Cette polémique intéres-

serait peu nos lecteurs. G. Malet tire de Froissard une fort jolie histoire de lutin qui présente un grand intérêt, qu'elle soit réelle ou symbolique. Vanki résume l'horoscope du Kronsprinz, fils de Guillaume II. Souhaitons que le sujet de cet horoscope ne le lise pas : il ne serait pas flatté. Dans ce numéro également, à remarquer un fort curieux article sur la question du Maroc par Nostradamus. Il y a là de très intéressantes interprétations tant symboliques qu'étymologiques. Une étude bien faite sur un jeune médium russe qui produit des phénomènes très analogues à ceux qu'on observa, il y a quelques années, avec la petite Sabourault, et des faits divers bien choisis terminent cette bonne revue.

Dans le numéro du 1er novembre, citons la continuation de la polémique sur Tilly, un reportage où G. Malet passe en revue un certain nombre de rêves prophétiques, sans donner du reste aucune théorie, et la reproduction d'un savant et curieux article de M. Malois sur la croyance à la fin du monde, au moyen âge. D'après lui, elle n'a pas été partagée par la majorité. Plusieurs hommes compétents s'élevèrent contre la prétention d'indiquer la fin du monde. M. le docteur L. C... termine ses interprétations de Nostradamus. Pour cet auteur, les principales prophéties se réaliseront à la lettre et nous apprenons que la Russie vaincra sûrement l'Angleterre sur terre, il y aura de grands soulèvements aux Indes, que la France interviendra pour rétablir la paix et que l'Angleterre perdra toute influence en Europe. Parmi les faits divers, notons une prédiction d'un médium niçois, disant que M. de Cuverville, attaché naval à Port-Arthur, reviendrait en France, en février, sur un bâtiment anglais ; souhaitons que cette prédiction se réalise.

La Vie Nouvelle, toujours très bien rédigée, donne, dans son numéro du 16 octobre, une fort savante étude sur le radium par le docteur Foveau de Courmelles. Les découvertes de nouveaux corps radio-actifs se continuent. Des rapports du radium avec les radiations de la lumière, des rayons X et des aimants, se vérifient de plus en plus, et on continue à étudier son action sur les aveugles, et au point de vue thérapeutique on sait mieux le manier et le

doser. *Véritas* commence la publication de documents authentiques sur les faits qui se sont passés, il y a quelques années, chez la duchesse de Pomar. Cette publication dissipera bien des calomnies et remettra les choses au point. I. Malgras fait une analyse des théories de Swedenborg sur l'homme après la mort, et A. Porte du Trait des Ages fait en quelques lignes le résumé de ce que l'on sait sur Socrate et sa doctrine. A citer encore la suite de l'étude de H. Constant sur le christianisme et la religion de l'Avenir, dans laquelle l'auteur semble confondre l'idée chrétienne avec le romanisme. Il y a pourtant une énorme différence et l'auteur aurait pu signaler qu'il a existé de tout temps des vrais chrétiens qui, eux, n'ont ni brûlé, ni assassiné. Ces chrétiens se sont appelés dans le cours des âges les gnostiques, les frères de la Rose-Croix, les vrais alchimistes, les mystiques libres, etc., tels que Bachus, Grethel ou Saint-Martin. Quand on passe en revue les horreurs de l'Inquisition, des dragonnades ou de la Croisade albigeoise, il ne faut jamais oublier que notre mentalité est fort différente de la mentalité du moyen âge et que ces mœurs de fanatique existaient aussi bien dans la Justice séculière que dans l'Inquisition.

A remarquer aussi un article où un médecin, le docteur Béchamp, accuse Pasteur d'être le savant le plus simpliste, le plus superficiel et aussi le plus plagiaire de notre temps. Voilà une accusation sur laquelle il y aurait bien à dire et il est probable que le docteur Béchamp ne connaît pas la grande loi qui veut qu'une découverte ne puisse jamais frapper un seul cerveau à la fois. La connaissance de cette loi, dont les applications sont fréquentes, éviterait pourtant bien des discussions !

Les *nouveaux horizons de la science et de la pensée* continuent le travail de M. Sage sur le psychisme. Dans ce numéro, c'est la naissance des religions qui est étudiée, comme préface à la naissance... du spiritisme. L'auteur semble ne considérer que le fait et ce qu'il appelle la légende. Il constate avec raison que toutes les formes religieuses disparaissent avec le temps, mais ne dit pas que la Divine Vérité, qui seule donne à ces formes l'apparence de la Vie, est indestructible et il ne voit pas quel principe

incarne cette Vérité éternelle. Puis, sans paraître s'apercevoir de l'immense différence qu'il y a entre la fondation d'une religion et les commencements (?) du Spiritisme, il se met de suite à faire l'historique de ce dernier mouvement dans lequel la fraude a, dès le début, joué un rôle prépondérant, prétend-il. Pour certaines raisons peu connues, cela m'étonne beaucoup, mais enfin c'est possible...

L'adepte fait un commentaire de la table d'Emeraude, appliqué à l'alchimie seule. R. Schwaeble donne une intéressante description de *l'Athanor*. A noter enfin un curieux et savant discours de Crookes, qui date de 1887 et fait déjà pressentir la direction nouvelle que la science a commencé de prendre à cette époque.

La Science astrale commence un savant travail sur la construction des maisons astrologiques. Elle est basée sur des calculs très compliqués. E. Venus donne l'horoscope du prince héritier d'Italie. Il lui prédit beaucoup des qualités qui font un roi, mais constate que de grands dangers le menacent, surtout une blessure grave au cours d'un voyage. De très fortes études de physiognomonie, où se mêlent les influences planétaires et une curieuse théorie des tempéraments, et un cours élémentaire d'astrologie termine cette revue indispensable aux étudiants qui veulent faire de l'astrologie d'après les méthodes *positives*.

Parmi les revues étrangères, je citerai *la Revista Espirita*, de Porto (Portugal). A lire une bonne étude sur le bonheur, faite à l'aide de réponses envoyées par plusieurs personnes à la question suivante : Qu'est-ce que le bonheur ?

Dans *le Light* du 8 octobre, citons un travail sur l'énergie intra-atomique traduit des *Annales des sciences psychiques*, un compte rendu de la curieuse médiumnité de M. Spencer. On donne à cette dame un nom de composi teur décédé, n'importe lequel, et elle improvise immédiatement un morceau dans la manière connue du mort. Les connaisseurs ne s'y trompent, paraît-il, jamais.

Les partisans de la subconscience auraient beau jeu dans ce cas-là !

Le numéro du 29 octobre donne un grand nombre d'intéressantes études et conférences, que je ne puis malheureusement analyser.

Le Théosophist de juin 1904 contient, outre quelques pages du journal de S. Olcott qui traite plus particulièrement de la psychométrie, un article de Leadbeater sur la magie, fort bien fait et clair. Nous avons reçu aussi le périodique allemand *Die Gnosis*, qui donne de bonnes études sur l'évolution transcendante, le mysticisme et la métaphysique des œuvres de Wagner. G. Phaneg.

BIBLIOGRAPHIE

Jean Lombard, sa vie, ses œuvres, par Etienne Bellot. Librairie Léon Vanier ; éditeur, A Messein, successeur, 19, quai Saint-Michel. **Prix : 1 franc.**

Pourquoi s'en vont-ils si vite, ces météores qui ne font que passer, après avoir ébloui ceux qui ont eu à peine le temps de les contempler, et qui n'ont pour se consoler de leur disparition que le souvenir, triste écho de ce qui n'est plus.

Et Jean Lombard est parti !

De lui nous restent des poésies remarquables par leur accent de vérité ; quelques romans d'une note intime : faibles témoignages de l'élévation d'esprit, de la hauteur de pensées, de celui qui si vite nous a délaissés dans ce vaste champ de la vie, où tout s'effeuille, s'effrite et disparaît.

Il nous reste en dehors de ses œuvres, dont je parlerai tout à l'heure, son Pylade, l'alter ego de ses joies, de ses luttes, de ses souffrances, de ses triomphes, son compagnon de chaîne, son ami de tous les jours, qui ne peut l'oublier, qui remue, émotionne, quand il parle de lui, en un mot cet excellent confrère, ce sympathique écrivain qu'est Etienne Bellot.

Mais voici le poète !

Et la tempête éclate dans toute sa furie, elle déchaîne ses fureurs ; elle est terrible mais grandiose en son émouvant spectacle, lorsqu'il interroge les lutteurs de la terre.

Vers les aurores frémissantes
De cette région d'angoisse où courez-vous,
Hommes qui vous courbez sous un poids lourd d'outils
O travailleurs glacés au toucher des givrils,
Dites vers quel confin vous vous dirigez tous,
Où s'arrête votre odyssée ?

Et les travailleurs, les bandes de salariés, clamant leur misère en des imprécations terribles, des cris d'angoisse et de souffrance, montrent la ville qui dévore leur santé et abrège leur existence :

Là, je la vois, elle profile,
Dans le clignotement odieux de ces murs,
Son obésité morne avancée en massifs,
Ses tours rouges de feu, les toits à pointes vifs
Qui déchirent des ciels caverneux, des ciels mûrs,
Pour les déluges innomables !

Voltent des poussières de sables,
Sous mes pieds se perdant en muets tourbillons !
Et la troupe avec qui je suis me pousse vers
La ville qu'un gluant fleuve fend en travers,
Comme une gigantesque épée où des rayons
Traînent, sanguinolents, des stries.

. . . .

Ces quelques vers donnent la note de tout ce qu'il y a de mâle, d'ardent, de sublime dans l'âme du poète, dans sa démocratie vibrante de vérité, dans la tâche assumée par lui de faire toucher du doigt la souffrance des lutteurs obscurs, dignes des grands accents de sa muse d'airain et de sa plume d'acier.

. . . .

Le Livre amer et *les Remembrances*, pages inoubliables, mais combien brutales :

Mon poème aura des tendresses,
Des cris où perceront des Ires,
Des rudesses et des délires,
Des duretés et des caresses.
Trempé d'inexprimable émoi,
Comme un acier au feu rougi,

Chaque fois qu'il aura rugi,
Ce poème sera tout moi.

Je passerai sur les idylles, qui n'en ont que le nom. La chanson des pauvres est ce que Jean Lombard a fait de meilleur, selon moi. C'est triste, lugubre, émouvant, exquis au fond :

Les pauvres enfants tout nus
En hiver n'ont point de feu ;
Le printemps est sans ciel bleu,
L'automne est sans fruits charnus
Pour eux.

Il n'est point de roses sœurs,
Les berçant de contes doux ;
Quand ils chantent, c'est la toux,
Faite de cris oppresseurs
Pour eux.

Est-ce assez fin en sa beauté navrante !

Dans les « Hélianthes ».

Des hélianthes gras dressent par millions
Leurs troncs turgides, mâts se balançant au vent.
Et les mâts sont plus hauts que les rochers bravant
Les tempêtes, les coups et les rébellions.

Des feuilles, tel un dais, flottent, et le soleil
Creuse des puits de flammes au fond de ses taillis ;
Et ce sont des lacs d'or, dont l'ondoiement vermeil
Eclaire la forêt innombrable en ses plis.

Quelle puissance, quel envol bouillonnant de rimes, quelle maestria, quelle souplesse dans ces quatrains endiablés, quelle beauté sauvage dans ces accents vibrants :

Une rumeur sortait, belle d'un orgue, aux bruits
De tempête, grondant des thèmes rassemblés.
Et la forêt courbait des troncs comme des blés
Ou comme un chêne noir qui secouerait ses fruits.

André Chénier, que ne vois-tu ces vers, qui rappellent et Virgile et Ovide tout à la fois ; que ne peux-tu ressentir le heurt de ces hémistiches ? Tout déconcerte dans cette

poésie : l'audace, l'invraisemblable, la tonalité, le rhytme... et, cependant... c'est beau, franchement beau !

De l'agitateur, qu'il ne soit point question en l'*Initiation*. Néanmoins la lecture de la brochure de M. Bellot intéressera certainement tous ceux de nos lecteurs qui ont entendu parler de l'*Agònie*, de *Loïs Majourès* ou de *Byzance*, qui ont lù un de ces volumes, sinon tous les trois.

Comme romancier, Jean Lombard a un style à lui, des mots à lui, des conceptions personnelles indiscutables. Son genre, sa méthode, ses sujets lui appartiennent ; il attire le lecteur dès le premier chapitre, et l'entraînement est tel, qu'on dévore littéralement ses livres. Dès qu'on a commencé un de ses volumes, on ne peut plus s'arrêter ; on est envahi par la grandeur des visions, par les détails de mœurs, coutumes, par le concept des idées, par ce lyrisme débordant qui fait et l'originalité et la force de ses œuvres.

L'Agonie, *Byzance* dénotent un travail si prodigieux qu'on ne peut se rendre compte tout d'abord de la façon dont Jean Lombard a pu rendre des époques aussi difficiles à traiter en ces pages émouvantes que tout le monde devrait lire, ne fût-ce que par amour de l'Art.

Jean Lombard est mort en pleine floraison intellectuelle ; il est mort la plume à la main, sur le champ d'honneur, auréolé de ses œuvres, laissant de nombreux manuscrits ; les uns achevés, comme : *Un Volontaire de 1792 ; Les Chrétiens* ; d'autres non parachevés, comme : l'*Histoire de la Troisième République ; le Règne de Pébron ; Communes ! Communes !*

Qu'ajouter ? Que nous le pleurons, tous frappés au cœur par la perte que la littérature a éprouvée en la personne d'un écrivain consciencieux, et que nous ressentons personnellement en songeant au camarade, au frère qui n'est plus. Adieu, Lombard, adieu !

L'*Initiation*, tout en recommandant la brochure de M. Etienne Bellot (1) à ses abonnés et lecteurs, ne peut lui donner un meilleur conseil que celui de réunir et de compléter l'œuvre immortelle de Jean Lombard. Nul mieux que lui ne saurait mener à bien cette noble tâche.

Novembre 1904. TREBLEDA.

---

(1) Rédacteur à l'*Initiation*.

LE PROPHÈTE VINTRAS

Mort du fondateur de l'hôpital français à Londres. — Le docteur Achille Vintras. — Le prophète Vintras. — La réincarnation d'Élie. — L'histoire de la petite église de Tilly-sur-Seulles. — Pontificat mouvementé.

Une dépêche d'Angleterre nous annonce la mort d'un savant, qui fut homme de bien dans toute la noble beauté du terme. Fondateur de l'hôpital international français, à Londres, il s'appelait Achille Vintras. Il avait tant de titres à notre gratitude et à notre admiration, ce philanthrope infatigable, qui, pris de pitié à la vue de ses compatriotes malades au milieu d'une foule étrangère, s'avisa, sans appui, sans argent, sans soutien officiel, par la seule magie de sa volonté, de leur venir en aide, que l'on éprouve un certain scrupule à rappeler qu'il était aussi le fils du prophète.

Quel prophète ? Mais Elie. De temps en temps, le prophète Elie vient parmi nous. Il se réincarne. En ce moment, il est réincarné dans un Américain qui s'appelle Dovie et qui met en émoi les deux mondes. Il y a soixante ans il était réincarné en Pierre-Michel Vintras, le père du très honnête homme dont la mort met en deuil la colonie française à Londres.

Ce Vintras, ainsi appelé du nom de sa mère, une pauvre repasseuse de Bayeux, avait eu une enfance un peu tourmentée. Jusqu'à six ans, il resta sous les jupons maternels, il fut ensuite confié aux soins de l'hospice général des Enfants-Trouvés. Garçonnet, on le colle chez une tante qui lui fait apprendre le métier de tailleur; il touche barre à Paris, s'y essaie dans divers travaux et n'y trouve que déceptions et misères. Encore jeune homme, il se marie à une blanchisseuse et tire son pain d'industries variées, rarement prospères, qui l'acculent à la faillite. Il ouvre un café à Bayeux, que la beauté de la dame du comptoir fait un instant célèbre. Mais la fortune s'obstine toujours à ne

lui point sourire. Il est à bout, il frappe à toutes les portes, où la compassion lui fait signe, s'assied et ne part qu'après des aventures dont la chronique locale a dû garder trace.

Les hasards de cette vie le mettent en rapport avec un nommé Geoffray, plus ou moins secrétaire d'un gentilhomme, agent de Naundorff et familier d'une vieille dame mystique, qui se croit vouée à une grande tâche, et qui fondera l'œuvre de la Miséricorde.

Ce fut à cette époque que Vintras se sentit devenir prophète. Des voix lui dirent qu'il était envoyé sur la terre pour l'accomplissement des vues du Seigneur. Il avait à réformer le sacerdoce et à mettre en garde les hommes contre les effets du courroux divin. Une nuit, il comprit qu'il était emporté sur un char de feu. Sa vraie personnalité lui était décélée. Il était Elie.

Le culte qu'il devait révéler avait besoin d'un temple. Il chercha un lieu propice et jeta son dévolu sur un moulin qu'on voit toujours à Tilly-sur-Seulles, cette terre féconde en prodiges. Il fonda ce qu'on a appelé la Petite-Eglise. Elle eut son dogme, ses prêtres, ses fidèles. Elle eut ses bénéfices.

Vintras paradait, vêtu d'habits sacerdotaux et ceint de la cordelière blanche, symbole de pureté. Sur le maître-autel était le ciboire miraculeux, où, de lui-même, le pain de Dieu se multipliait à l'infini, et dans le reliquaire reposait une hostie dont Vintras, à volonté, faisait couler le sang divin comme d'une source.

Il faisait d'autres miracles. M. Painblant du Rouil nous a permis de parcourir un très curieux manuscrit qu'il a rédigé sur le prophète, qui est encore inédit. On y lit, entre autres récits fabuleux, qu'un jour, à un dîner, à côté d'Elie Vintras était assise une grande dame, un peu candide. Soudain, sur la table tombe une cuiller de bois. Le prophète s'en saisit, l'examine, devient très grave et prononce que c'est là une communication céleste : c'est la cuiller avec laquelle la Vierge a donné la bouillie à l'Enfant Jésus. La comtesse brûle de la posséder. « C'est que, lui répond le prophète, la Vierge ne m'a pas envoyé cet objet en vain. Elle entend exprimer ainsi que, pour leurs agapes, les douze apôtres auront chacun un couvert. » La

comtesse comprit, et douze couverts d'argent payèrent la possession de la cuiller de bois.

Le prodige n'est pas de très grande qualité, mais les catéchumènes n'étaient pas exigeants ; ils s'entraînaient les uns les autres. La Petite Eglise eut des succursales. Vintras nomma des évêques ; il les fit avec d'anciens curés. Ce fut vers ce temps que la justice lui demanda des comptes, comme elle en avait demandé au Père Enfantin. Elle était cruelle alors à ces nouveautés. Vintras fut condamné à la prison ; il fut enfermé à Rennes. Ses fidèles crièrent au martyre.

Pendant sa détention, il était en commerce épistolaire spirituel avec une dame douée d'une imagination opulente. Il lui avait persuadé qu'il reconnaissait en elle l'Eve du Paradis où il avait été Adam. Quand il fut libéré et qu'il eut vu venir à lui la foule des croyants qui lui baisaient les mains, il lui fit savoir qu'il avait reconnu dans un détenu de la prison un enfant qui était né de leurs étreintes mystiques. La dame convint que ce phénomène était surprenant, mais les voies de la Providence sont impénétrables.

Il était encore en prison en 1848 ; ce fut Crémieux qui obtint son élargissement. Il revint à Tilly-sur-Seulles, pontifia, revêtu d'ornements somptueux et la mitre en tête. Mais la police troubla l'exercice du culte. Le prophète Elie fila en Belgique, grâce à ce char de feu qui s'appelle une locomotive. De là, il passa en Angleterre.

C'est la terre idéale des schismes. Elle fut hospitalière au prophète. A Londres, il fonda une chapelle. Au-dessus d'un portail, il fit sculpter un ange et grava en latin une citation évangélique. Les habitués remarquaient un grand et doux jeune homme, qui suivait assidûment les cours des écoles : c'était son fils. L'étudiant d'alors est devenu le médecin d'aujourd'hui.

Le prophète entendit la voix de Dieu qui l'appelait. Il revint en France, en 1862, se fit reconnaître de ses fidèles et demeura au milieu d'eux en paix jusqu'en 1875, date de sa mort, qui arriva, à Lyon, un 7 décembre. Il avait fondé, en cette ville, un carmel que rencontra sur son chemin Huysmans, dans son ascension vers l'idéal du mysticisme chrétien.

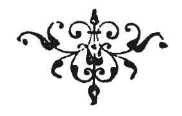
Le fils du prophète ne fut pas un prophète, il ne fut

qu'un homme, mais d'une pitié profonde. Emu par les souffrances des Français que la maladie frappait, dans cette ville inconnue et indifférente à leurs maux, il eut la pensée de les secourir. Il fit pour ces exilés ce que saint Vincent de Paul fit pour les petits enfants abandonnés, il les recueillit. Il n'avait point de ressources, mais sa volonté était de celles que nul obstacle ne rebute ou ne brise. Il fonda d'abord un hôpital restreint, très humble, auquel il intéressa l'ambassade et la colonie française, les Anglais eux-mêmes. Un Français, par testament, le dota d'un million. Il capitalisa cette somme, il donna des fêtes, dont les produits accumulés permirent de construire l'hôpital actuel, qui recueille nos compatriotes malades, qui les assiste convalescents.

Dans cette soif d'apostolat, dans ce zèle, dans cette abnégation, dans ce dévouement de tous les jours, de toutes les heures, n'y a-t-il point la secrète volonté de redresser l'œuvre du père, de la racheter de ses erreurs et de ses fautes ? La folie orgueilleuse et stérile de celui qui se disait Elie s'est métamorphosée en apostolat généreux.

Ainsi, ces temps prédits par le prophète ne sont pas venus : mais son fils est venu qui a trouvé dans la bonté le secret du miracle.

(L'Eclair.)



Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.



AVIS
A NOS ABONNÉS

Tous nos abonnés nouveaux depuis trois mois et tous ceux qui renouvelleront leur abonnement d'ici Janvier 1905 auront droit, *à titre de prime gratuite*, à un ouvrage à choisir dans une liste qui sera publiée à dater de ce numéro.

Cet ouvrage leur sera envoyé contre **0** fr. **25** en timbre-poste, prix du port, à la rédaction de l'*Initiation*, 5, rue de Savoie, à Paris.

De plus, ils auront droit à d'importantes réductions sur les publications de l'*Initiation*.

Première Liste des Ouvrages-Primes

PAPUS. — *L'Occulte à l'Exposition de* 1900, avec une planche sur les Aïssaouahs.

SÉDIR. — *Eléments d'Hébreu.*

MATGIORE. — *L'Opium.*

ZHORA. — *Etudes testatives.*